

*Nos
recherches
changent
le monde*

RÉSULTATS DE RECHERCHE

La persévérance et la réussite scolaires

Québec 

Une réalisation de :
• Fonds de recherche sur la société et la culture
• Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport

RÉDACTION

Nathalie Dyke

CONCEPTION GRAPHIQUE

Maynard et Arsenault design

COORDINATION

Direction des communications du Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture

COLLABORATION

Service de la recherche, Direction de la recherche, des statistiques et des indicateurs du Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport

Juillet 2007

www.fqrsc.gouv.qc.ca

Action concertée

PROGRAMME DE RECHERCHE

LA PERSÉVÉRANCE ET LA RÉUSSITE SCOLAIRES

CONTEXTE : La réussite éducative de l'ensemble des élèves du système scolaire québécois est une préoccupation constante pour le ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport. Or de nombreuses études indiquent que ce ne sont pas tous les élèves qui sortiront de l'école avec un diplôme. Constatant que trop de jeunes sortent du système scolaire sans avoir terminé leur programme d'études, les participants au Sommet du Québec et de la jeunesse, tenu en 2000, se sont entendus sur la nécessité d'un réinvestissement important en éducation. Dans le cadre de sa Stratégie d'action jeunesse 2006-2009, le gouvernement du Québec poursuit son engagement et reconduit plusieurs mesures afin de mieux prévenir le décrochage scolaire.

Pour répondre à cette préoccupation, le gouvernement a notamment décidé de mettre en place un programme visant à soutenir et à faire progresser les connaissances sur les facteurs favorisant la persévérance et la réussite scolaires et à encourager la diffusion des résultats de ces recherches. Cette action correspond également au besoin d'accroître la réussite scolaire exprimé dans les Plans stratégiques 2000-2003 et 2005-2008 du ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport. Enfin, elle répond à la deuxième orientation de la Politique québécoise de la jeunesse de 2001, celle d'assurer le développement du plein potentiel des jeunes, notamment en soutenant les jeunes dans leur cheminement scolaire et en visant à combattre le décrochage scolaire.

Depuis 2001, le ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport et le Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture mènent en collaboration un programme qui vise le développement, la réalisation et la diffusion de recherches pertinentes sur la persévérance et la réussite de l'élève à tous les ordres d'enseignement (préscolaire, primaire, secondaire, collégial et universitaire) ainsi que sur les facteurs individuels, sociaux, culturels, organisationnels et systémiques qui les influencent.

RETOMBÉES : Dans le cadre de ce programme, les projets de recherche réalisés par des chercheurs de diverses disciplines en partenariat avec le milieu de l'intervention sont privilégiés (réseau de l'éducation, réseau de la santé et des services sociaux, organismes communautaires, etc.). Ils comportent des mesures concrètes facilitant la diffusion des résultats de

la recherche ainsi que leur appropriation par les décideurs, le personnel scolaire ou d'autres intervenants. On peut déjà observer plusieurs retombées :

- des connaissances de pointe permettant d'appuyer la prise de décision ;
- des connaissances plus fines des processus impliqués dans la motivation et l'apprentissage des élèves ;
- des services et des interventions liés aux besoins des élèves et conçus pour favoriser la persévérance et la réussite scolaires ;
- des approches qui tiennent compte des besoins particuliers des élèves en difficulté et des élèves handicapés ;
- de nouvelles approches pédagogiques appuyées sur les résultats de la recherche ;
- des liens de partenariat entre la communauté scientifique et le milieu scolaire.

Les fiches synthèses qui vous sont présentées ont pour but de faire connaître au milieu de l'éducation, notamment, les principaux résultats de recherches récentes réalisées au Québec portant sur la persévérance et la réussite scolaires. Elles sont destinées aux décideurs, aux gestionnaires et au personnel enseignant et professionnel. C'est un premier pas pour s'approprier les résultats et les réinvestir dans leurs pratiques. Les parents et le grand public peuvent également bénéficier des informations contenues dans ces fiches.

DATE DU LANCEMENT

Mars 2002

BUDGET

2,4 millions de dollars consacrés aux 18 projets présentés

PARTENAIRES

Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture
Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport

Québec 

Une réalisation de :

- Fonds de recherche sur la société et la culture
- Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport

TABLE DES MATIÈRES

La persévérance et la réussite scolaires

- 1 LA MOTIVATION DES ÉLÈVES AU PRIMAIRE : UN ÉLÉMENT ESSENTIEL DE LA RÉUSSITE SCOLAIRE**
Thérèse Bouffard, Université du Québec à Montréal
- 2 LA MOTIVATION DES ÉLÈVES LORS DU PASSAGE AU SECONDAIRE : QUELLES INTERVENTIONS PRIVILÉGIER ?**
Roch Chouinard, Université de Montréal
- 3 ÉTUDIER AU CÉGEP AVEC DES INCAPACITÉS : OBSTACLES ET FACILITATEURS À LA RÉUSSITE SCOLAIRE**
Catherine S. Fichten, Collège Dawson
- 4 LA FORMATION EN ALTERNANCE : UNE SOLUTION POSSIBLE POUR LA RELÈVE AGRICOLE**
Claudia Gagnon, Université de Sherbrooke
- 5 L'INTÉGRATION DES ÉLÈVES PRÉSENTANT DES DIFFICULTÉS AFFECTIVES ET COMPORTEMENTALES DANS LES ÉCOLES PRIMAIRES : UN MODÈLE INNOVATEUR**
Nancy Heath, Université McGill
- 6 LA MOTIVATION SCOLAIRE PAR LE CYBERMENTORAT : UNE FORMULE INNOVATRICE**
Jacques Lajoie, Université du Québec à Montréal
- 7 LE PASSAGE DU PRIMAIRE AU SECONDAIRE : UNE TRANSITION À MIEUX SOUTENIR**
François Larose, Université de Sherbrooke
- 8 PERSÉVÉRER EN SCIENCES ET EN GÉNIE À L'UNIVERSITÉ : UNE QUESTION DE CHOIX DE CARRIÈRE ET D'ENCADREMENT**
Simon Larose, Université Laval
- 9 ÊTRE ORIGINAIRE DES CARAÏBES ET RÉUSSIR AU CÉGEP OU COMMENT FAIRE FACE AUX PRÉJUGÉS ?**
Myrna Lashley, Collège John Abbott

-
- 10 L'AMÉLIORATION DU FRANÇAIS ÉCRIT : LES INTERVENTIONS
LES PLUS EFFICACES**
Pascale Lefrançois, Université de Montréal
- 11 L'ILLUSION D'INCOMPÉTENCE : UN BIAIS NÉGATIF LOURD EN CONSÉQUENCES**
Geneviève Marcotte, Université du Québec à Montréal
- 12 HARMONISER LES PROGRAMMES DE FORMATION PROFESSIONNELLE
ET TECHNIQUE : DES EFFETS POSITIFS SUR LA PERSÉVÉRANCE ET LA
RÉUSSITE SCOLAIRES**
Louise Ménard, Université du Québec à Montréal
- 13 SURMONTER LES DIFFICULTÉS DU FRANÇAIS ÉCRIT AU PRIMAIRE : UNE
APPROCHE INTÉGRÉE DE L'ORTHOGRAPHE**
Marie-France Morin, Université de Sherbrooke
- 14 LA RÉUSSITE SCOLAIRE ÉVALUÉE SOUS L'ANGLE DE L'ATTACHEMENT**
Ellen Moss, Université du Québec à Montréal
- 15 PERSÉVÉRER EN SCIENCES AU CÉGEP : L'IMPORTANCE CRUCIALE DU
CONTEXTE D'APPRENTISSAGE**
Steven Rosenfield, Collège Vanier
- 16 LA RÉUSSITE SCOLAIRE DES ÉLÈVES À RISQUE : UN MODÈLE D'INTERVENTION
AXÉ SUR LA CONCERTATION**
Teresa Sheriff, Centre jeunesse de Québec – Institut universitaire
- 17 LA RÉUSSITE DES GARÇONS AU COLLÉGIAL : UN MODÈLE D'INTERVENTION
EFFICACE**
Gilles Tremblay, Université Laval
- 18 LA RÉUSSITE SCOLAIRE DES GROUPES D'IMMIGRANTS ET DES GROUPES
D'AUTOCHTONES DU QUÉBEC : MODÈLES DE COLLABORATION ENTRE
LA FAMILLE ET L'ÉCOLE**
Michèle Vatz-Laaroussi, Université de Sherbrooke

Québec 

Une réalisation de :
• Fonds de recherche sur la société et la culture
• Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport

RÉSULTATS DE RECHERCHE

**LA MOTIVATION DES ÉLÈVES AU PRIMAIRE :
UN ÉLÉMENT ESSENTIEL DE LA RÉUSSITE SCOLAIRE**

CHERCHEURE PRINCIPALE

Thérèse Bouffard

Université du Québec à Montréal (UQAM)

COCHERCHEURES

Monique Brodeur, Université du Québec à Montréal (UQAM)**Carole Vezeau**, Cégep régional de Lanaudière

LA MOTIVATION DES ÉLÈVES FAIT PARTIE DES FACTEURS LES PLUS DÉTERMINANTS SUR LESQUELS REPOSE LA RÉUSSITE SCOLAIRE. Or, cette motivation est sensible et tend à baisser au fur et à mesure de la progression dans le système scolaire. Même si ce fait est amplement connu du milieu scientifique, fort peu de connaissances sont disponibles sur les façons d'influencer positivement cette motivation. Pour combler cette lacune, une équipe de recherche, sous la direction de Thérèse Bouffard, professeure au département de psychologie à l'UQAM, a sondé la perception, autant des élèves que de leurs enseignants, de l'utilité des stratégies déployées par les enseignants pour renforcer la motivation. Le défi d'agir sur cet élément essentiel de la réussite scolaire reste de taille. La recherche a révélé, en effet, à quel point les élèves qui n'aiment pas l'école ont de la difficulté à se motiver et, du même souffle, à quel point les enseignants se sentent impuissants pour les aider.

Stratégies perçues utiles

Dans le cadre d'une action concertée sur la persévérance et la réussite scolaires menée en collaboration entre le Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture et le ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport, l'équipe de chercheurs a d'abord développé et validé un questionnaire portant sur un ensemble de stratégies utilisées par les enseignants pour soutenir la motivation des élèves. « Le premier objectif consistait à concevoir un instrument à partir duquel la perception de l'utilité de ces stratégies allait pouvoir être testée autant auprès des enseignants que des élèves », explique Thérèse Bouffard. Cette première étape de la recherche

« Savoir motiver les élèves demande aussi des compétences particulières auxquelles la formation actuelle des enseignants prépare fort peu », affirme Thérèse Bouffard. « Le relatif sentiment d'impuissance envers les élèves qui apprécient peu l'école suggère que les enseignants ne sont pas préparés à rencontrer ce genre de situation. » L'équipe considère d'ailleurs que ce constat est inquiétant lorsque l'on sait que le profil motivationnel, incluant le sentiment d'efficacité personnelle, est le déterminant premier du rendement scolaire, avant même les capacités intellectuelles.

La recherche s'appuie sur le fait que les diverses caractéristiques du profil motivationnel de l'élève ne sont pas innées. « Il s'agit de constructions mentales élaborées au fil des expériences d'apprentissage, expliquent les chercheuses. Et ces constructions se modifient ou se consolident selon les résultats de ces expériences. » À cet égard, sans dénier le rôle continu des parents dans le soutien de la motivation scolaire de l'enfant, les enseignants occupent une place centrale dans ce processus. Plus un élève vit des difficultés à l'école, plus il développe un réseau de croyances inappropriées qui se cristallisent avec le temps. « Tenter de défaire ce réseau est un défi important pour un enseignant », avance Thérèse Bouffard.

L'équipe insiste sur l'importance du soutien de l'enseignant envers ses élèves. « Nous croyons que la perception du soutien recouvre bien plus que la disponibilité d'une aide éventuelle, mais comporte un message implicite de reconnaissance de l'élève, de sa valeur aux yeux de l'enseignant et de la capacité d'apprendre que ce dernier lui attribue. » Les chercheuses concluent que les enseignants doivent être conscients de l'impact considérable qu'ils ont sur le sentiment d'efficacité personnelle de leurs élèves et agir en conséquence.

PARTENAIRES

Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture
Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport

RÉFÉRENCE

Les stratégies de motivation des enseignants et leurs relations avec le profil motivationnel d'élèves du primaire, Thérèse Bouffard et al., Université du Québec à Montréal (UQAM), 2005, 103 pages.

Québec 

Une réalisation de :
• Fonds de recherche sur la société et la culture
• Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport

a nécessité la collaboration de 162 enseignants de niveau primaire et 452 étudiants en formation des enseignants recrutés dans plusieurs écoles des régions de Montréal et de Trois-Rivières.

La connaissance des stratégies aidantes s'avère fondamentale. « Les enseignants peuvent contribuer activement à motiver les élèves par divers moyens comme l'instauration d'un climat de travail adéquat et des propositions d'activités intéressantes, affirme Thérèse Bouffard, mais aussi par la disponibilité de leur soutien, de même que par la nature et le contenu de leurs commentaires sur la qualité du travail des élèves. » Les résultats de la recherche ont permis d'identifier quatre catégories de stratégies jugées utiles par les enseignants et les élèves. La promotion de l'autonomie et la stimulation cognitive, l'accent sur la maîtrise des apprentissages et la promotion de la coopération entre les élèves, l'utilisation de récompenses ainsi que les félicitations sont celles qui semblent avoir le plus d'impact positif.

« En revanche, précise Thérèse Bouffard, les stratégies de motivation qui valorisent l'effort ou utilisent la punition et l'émulation positive sont considérées comme ayant peu d'effet sur la motivation des élèves. » On conçoit bien que la punition et le fait de donner un autre élève en exemple ne soient pas considérés comme particulièrement utiles par les enseignants et les élèves pour soutenir la motivation de ces derniers. Le cas de la valorisation des efforts est moins clair. Il pourrait signaler qu'étant habitués depuis qu'ils sont petits à se faire dire que les efforts sont importants, les enfants sont devenus moins sensibles à ce genre d'argument. De leur côté, les enseignants ont probablement constaté cette relative inutilité et en témoignent ainsi dans leurs jugements.

Cette recherche a aussi permis de constater la faible appréciation de l'école par un pourcentage élevé d'élèves au primaire. « Plus les élèves avancent dans leur cheminement scolaire, moins ils apprécient l'école », affirme l'équipe. Ce phénomène semble s'appliquer autant chez les garçons que chez les filles quoique ces dernières rapportent un niveau plus élevé d'appréciation. « Or cette proportion diminue d'année en année, constate Thérèse Bouffard. Alors qu'un écart d'appréciation entre les garçons et les filles est relativement important en deuxième année, il se rapproche en sixième année : 50 % des garçons et 42 % des filles disent ne pas aimer l'école à la fin de leur primaire. »

« Plus les élèves avancent dans leur cheminement scolaire, moins ils apprécient l'école. »

Rôle de l'enseignant

L'équipe de recherche a aussi relevé un fait préoccupant. Alors que l'analyse portait également sur la perception de la capacité de l'enseignant à faire aimer le français ou les mathématiques, une proportion deux fois plus grande d'élèves n'aimant pas l'école affirme que leur enseignant est incapable d'influencer leur appréciation. « Cette proportion, déjà à plus de 33 % en deuxième année, atteint presque 50 % en sixième année », a constaté Thérèse Bouffard. L'analyse indique aussi que les élèves qui aiment l'école estiment recevoir davantage de soutien de la part de leur enseignant que ceux qui n'aiment pas l'école.

Que peut faire l'enseignant au primaire pour motiver davantage ses élèves, notamment les plus récalcitrants à apprécier l'école ? « L'enseignant joue un rôle unique dans le maintien et la consolidation de la motivation des élèves, affirme Thérèse Bouffard. Or il faut savoir comment exercer ce rôle, ce qui n'est pas acquis par la majorité des enseignants. » L'équipe a aussi constaté que les enseignants éprouvent davantage de difficultés à motiver les élèves qui n'aiment pas l'école. « Si tous les enseignants se déclarent capables de motiver leurs élèves qui aiment l'école, près de 21 % de ceux qui enseignent en deuxième année, 22 % en quatrième année et 42 % en sixième année reconnaissent leurs difficultés à motiver les élèves qui n'aiment pas l'école. »

Il apparaît important que les enseignants commencent à travailler sur le sentiment de compétence personnelle des enfants le plus tôt possible.

L'équipe a aussi constaté que le sentiment d'efficacité ou de compétence personnelle des élèves est un facteur déterminant de la motivation. « L'importance de ce sentiment est semblable chez les garçons et les filles, et son influence sur la motivation augmente avec l'âge. » Compte

tenu de ces résultats, il apparaît important que les enseignants commencent à travailler sur le sentiment de compétence personnelle des enfants le plus tôt possible.

Quelques pistes d'action

Du point de vue des pistes de recherche, le problème de la démotivation constatée chez les élèves d'un niveau scolaire à l'autre doit être mieux compris afin de penser à des moyens appropriés pour le résoudre.

d'objectifs personnels, plutôt que sur la comparaison avec les pairs. Promouvoir le développement des compétences selon une conception évolutive qui autorise les erreurs et les difficultés permet aussi de créer une attitude plus positive à l'endroit de l'apprentissage.

Les chercheurs encouragent les enseignants à placer les élèves au centre de leurs apprentissages en leur donnant l'occasion de prendre des décisions et d'effectuer des choix, tout en annonçant des attentes claires relativement à la discipline. « Il faut aider les élèves à se fixer des objectifs à court et à moyen terme, ainsi que des buts à long terme », affirment-ils.

Les enseignants peuvent aussi transmettre des évaluations de compétences positives à tous les élèves et les encourager à consigner leurs progrès. Les situations d'apprentissage et le matériel gagnent également à être associés à des émotions positives plutôt qu'à des punitions. « Afin de mieux répondre aux besoins des jeunes, nous recommandons de différencier l'évaluation et de recourir à des pratiques variées et moins anxiogènes. »

Outre ce modèle, l'équipe estime que le système d'éducation québécois devrait favoriser les écoles de taille humaine, diminuer le nombre d'adultes intervenant auprès des mêmes élèves et éviter les voies dites « particulières » établies sur le rendement scolaire. « Nous devrions favoriser plutôt l'intégration, multiplier l'offre de cheminements sur la base des goûts et des aspirations des élèves et adopter une approche plus vocationnelle », concluent-ils, convaincus aussi de l'importance d'intégrer davantage l'école dans la communauté et d'accentuer les relations école-famille.

PARTENAIRES

Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture
Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport

RÉFÉRENCE

L'effet de différentes approches évaluatives sur l'engagement et la persévérance scolaires dans le contexte du passage du primaire au secondaire,
Roch Chouinard et al., Université de Montréal, 2005, 73 pages.

RÉSULTATS DE RECHERCHE

LA MOTIVATION DES ÉLÈVES LORS DU PASSAGE AU SECONDAIRE : QUELLES INTERVENTIONS PRIVILÉGIÉES ?

CHERCHEUR PRINCIPAL
Roch Chouinard
Université de Montréal

LA MOTIVATION À APPRENDRE EST UN PRÉDICTEUR IMPORTANT DU SUCCÈS DE L'ÉLÈVE. OR, LORS DU PASSAGE DE L'ÉCOLE PRIMAIRE À L'ÉCOLE SECONDAIRE, UNE PÉRIODE CRITIQUE EN CE QUI A TRAIT À L'ENGAGEMENT ET À LA PERSÉVÉRANCE SCOLAIRES, LA MOTIVATION À APPRENDRE TEND À BAISSER. Afin de mieux saisir cette transformation et d'identifier les interventions à privilégier, une équipe de chercheurs, dirigée par Roch Chouinard, professeur en psychopédagogie et andragogie à l'Université de Montréal, a réalisé une recherche portant sur les pratiques évaluatives des enseignants et leurs liens avec la motivation. Les résultats ont permis d'identifier plusieurs différences entre les garçons et les filles quant à leur engagement scolaire et à leur adaptation sociale, tout en dégageant les pratiques évaluatives les plus propices à stimuler leur motivation. Grâce à cette recherche, l'équipe a pu dégager un modèle d'intervention en classe favorisant la réussite des élèves à risque de désengagement scolaire.

Motivation à apprendre

Dans le cadre d'une action concertée sur la persévérance et la réussite scolaires menée en collaboration entre le Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture et le ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport, Roch Chouinard et son équipe ont sondé 3 659 élèves, 167 enseignants de 56 écoles publiques francophones de la grande région de Montréal, dont 46 de niveau primaire et 10 de niveau secondaire. Les élèves ont répondu à plusieurs questionnaires à la fin de leur 6^e année du primaire et de leur 1^{re} année du secondaire.

« Le déclin de la motivation à apprendre ne se limite pas au passage du primaire au secondaire, il se poursuit tout au long du secondaire, affirme

Québec 

Une réalisation de :
• Fonds de recherche sur la société et la culture
• Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport

Roch Chouinard. Cependant, il est plus marqué lors de la transition et s'accompagne aussi d'une moins bonne adaptation sociale. » Pour expliquer ce déclin de l'engagement scolaire, certains pensent que ce phénomène serait en partie redevable aux changements physiologiques et psychologiques naturels que connaissent les jeunes à cet âge. « Les élèves seraient mieux à même d'évaluer leurs compétences réelles et d'être moins enclins à la pensée magique quant à leurs chances de succès, précise Roch Chouinard. Ils s'engagent davantage dans la comparaison sociale et s'intéressent plus au monde extérieur et moins à la famille et à l'école. »

« Or, ces changements environnementaux liés au passage du primaire au secondaire s'opèrent à un bien mauvais moment. »

Pour expliquer les transformations de la motivation à apprendre à l'adolescence, d'autres recherches font aussi valoir que des facteurs environnementaux sont en cause, particulièrement les caractéristiques de l'école secondaire. « En effet, les écoles sont plus grandes, le nombre d'élèves est plus élevé, l'approche de la discipline et de la gestion de classe est plus autoritaire », reconnaît l'équipe de recherche. Outre ces caractéristiques, il faut aussi noter que le rapport maître-élèves y est plus grand et que le suivi est moins personnalisé, compte tenu du fait que l'enseignement y est dispensé par plusieurs enseignants.

« Or, ces changements environnementaux liés au passage du primaire au secondaire s'opèrent à un bien mauvais moment, reconnaît Roch Chouinard. Les élèves sont en pleine construction de leur identité personnelle, leurs goûts se diversifient et ils contestent davantage l'autorité des adultes, tout en plaçant leurs pairs au centre de leurs préoccupations sociales. » L'école secondaire semble plus contrôlante, notamment en raison de l'horaire des cours, alors que les élèves recherchent davantage d'autonomie et de participation aux prises de décision.

Différentes approches d'évaluation

Ces dernières années, plusieurs recherches ont démontré à quel point certaines pratiques évaluatives pouvaient exercer une influence importante sur la persévérance des élèves. « Les pratiques évaluatives ne sont pas neutres, affirme Roch Chouinard. Elles agissent sur les perceptions de soi des élèves et ont un effet médiateur sur les comportements scolaires. » Certaines pratiques ont un effet positif sur l'engagement et la persévérance des élèves, d'autres contribuent par contre à la genèse d'un

désengagement et de l'inadaptation sociale. D'importantes différences se manifestent entre les filles et les garçons quant aux pratiques d'évaluation.

En analysant les pratiques évaluatives des enseignants, Roch Chouinard et son équipe ont relevé deux approches principales : l'approche unimodale, caractérisée par le recours aux tests et aux examens, et l'approche multimodale, qui a recours à des sources plus variées d'évaluation et qui prend davantage en compte les travaux personnels et ceux réalisés en équipe. D'après les résultats de la recherche, la majorité des enseignants au primaire (62 %) et au secondaire (71 %) privilégient une approche unimodale. Les chercheurs ont aussi découvert que l'approche évaluative favorisée par l'enseignant a peu d'influence sur la motivation et l'adaptation sociale en classe au primaire, mais il en va autrement au secondaire.

« L'approche multimodale a des effets bénéfiques sur les élèves à l'école secondaire, affirme Roch Chouinard. Cependant, ces effets ne touchent que les filles en ce qui a trait à la motivation à apprendre et à l'adaptation sociale. Les garçons préfèrent, au contraire, être évalués selon une approche unimodale. »

En fait, cette approche multimodale semble plus avantageuse pour les filles. Avec ce mode d'évaluation, les garçons rapportent une perception moins grande de leurs compétences et de leur capacité de contrôle, alors que les filles expriment l'inverse et davantage d'autocontrôle. Toutefois, les filles rapportent aussi des niveaux plus élevés d'anxiété que les garçons, peu importe l'approche évaluative et l'ordre d'enseignement.

... les filles rapportent aussi des niveaux plus élevés d'anxiété que les garçons, peu importe l'approche évaluative et l'ordre d'enseignement.

Ambiance propice aux apprentissages

L'équipe de recherche a conçu un modèle d'intervention en classe qui s'adresse à tous et regroupe différentes pratiques pédagogiques susceptibles d'avoir un effet positif sur la motivation des élèves. L'idée principale est d'instaurer des conditions propices à l'apprentissage et d'offrir du renforcement à tous les élèves.

« Il est suggéré tout d'abord de transmettre des conceptions positives quant à la réussite scolaire, aux attentes de succès et au rôle de l'effort », indique Roch Chouinard. Il est préférable de transmettre aux élèves une conception de la réussite fondée sur le dépassement de soi et l'atteinte

les étudiants avec des handicaps inscrits aux services spécialisés rapportent une expérience scolaire globale plus facilitante que leurs pairs non inscrits aux services spécialisés », ajoute la chercheuse.

Dans la présente étude, les adaptations spécifiques perçues utiles comportaient la possibilité d'avoir un preneur de notes ou un interprète en classe, du temps supplémentaire pour les examens et les travaux, des installations accessibles ainsi que des politiques du MELS et des cégeps permettant aux étudiants ayant des incapacités de réduire leur charge de cours tout en étant considérés comme des étudiants à temps plein. « Le temps supplémentaire alloué pour les tâches augmente les résultats scolaires », affirme Catherine Fichten.

Importance de l'accessibilité

« Cette recherche confirme une fois de plus l'importance d'appliquer le modèle de l'accessibilité universelle en pédagogie », affirme Catherine Fichten. Cela implique des stratégies éducationnelles accessibles à tous les étudiants incluant ceux ayant des incapacités.

Par ailleurs, les résultats ont révélé de sérieux problèmes de financement des services spécialisés. Les cégeps ne reçoivent du financement que pour le tiers des étudiants inscrits à ces services et certains sont contraints d'inscrire des étudiants sur une liste d'attente.

De plus, la tendance à long terme montre que la clientèle émergente d'étudiants présentant des troubles d'apprentissage et des problèmes médicaux et psychologiques augmente substantiellement. Or, il y a moins d'étudiants ayant des incapacités inscrits dans les cégeps au Québec comparativement aux autres provinces. Afin d'inciter ces étudiants à poursuivre leurs études collégiales, les chercheurs considèrent qu'une plus grande visibilité des services spécialisés et des adaptations devra être déployée.

PARTENAIRES

Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture
Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport

RÉFÉRENCE

Étudiants ayant des incapacités au cégep : réussite et avenir,
Catherine S. Fichten et al., Réseau de Recherche Adaptech, Collège Dawson,
2006, 161 pages.

Québec 

Une réalisation de :
• Fonds de recherche sur la société et la culture
• Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport

RÉSULTATS DE RECHERCHE

ÉTUDIER AU CÉGEP AVEC DES INCAPACITÉS : OBSTACLES ET FACILITATEURS À LA RÉUSSITE SCOLAIRE

CHERCHEUSE PRINCIPALE

Catherine S. Fichten

Réseau de Recherche Adaptech, Collège Dawson

COCHERCHEURS

Rhonda Amsel, Université McGill

Maria Barile, Réseau de Recherche Adaptech

Daniel Fiset, Cégep du Vieux Montréal

Alice Havel, Shirley Jorgensen, Collège Dawson

Gabrielle Huard, AQEIPS

Jean-Charles Juhel, Cégep de Sainte-Foy

Marie-Ève Landry, Réseau de Recherche Adaptech, Collège Dawson

Sylvie Tétreault, Université Laval

AFIN DE SOUTENIR LA RÉUSSITE SCOLAIRE DES ÉTUDIANTS AYANT DES INCAPACITÉS PHYSIQUES OU DES TROUBLES D'APPRENTISSAGE DANS LES INSTITUTIONS POSTSECONDAIRES, IL EST IMPÉRATIF DE BIEN CONNAÎTRE LES PRINCIPAUX OBSTACLES ET FACILITATEURS QUI FAVORISENT LEUR SUCCÈS. Bien que cette clientèle représente 10 % de la population des étudiants au cégep, fort peu de connaissances existent sur leur expérience scolaire globale, ni sur ce qu'il advient des diplômés ayant des incapacités après leur diplomation. Dans le but de remédier à ce manque et de susciter le développement de pratiques institutionnelles visant à répondre aux besoins particuliers de cette clientèle, une équipe de chercheurs dirigée par Catherine Fichten, professeure au Collège Dawson, a entrepris une vaste étude sur la réussite scolaire des cégépiens ayant des incapacités. Cette recherche a permis de découvrir que d'importantes améliorations dans l'environnement du cégep faciliteraient leur réussite scolaire et qu'un soutien accru aux services spécialisés encouragerait bon nombre d'entre eux à profiter de cette aide.

Nature des incapacités

Réalisée dans le cadre d'une action concertée sur la persévérance et la réussite scolaires menée en collaboration entre le Fonds québécois de la

recherche sur la société et la culture et le ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport (MELS), cette recherche s'est déroulée en trois phases entre l'automne 2004 et l'hiver 2005. Les participants étaient composés de 182 diplômés avec incapacités et 1 304 diplômés sans incapacité provenant de trois cégeps (deux francophones et un anglophone), de 57 répondants locaux (conseillers pour les étudiants ayant des incapacités) œuvrant à titre d'employés dans les cégeps et de 300 étudiants ayant des incapacités inscrits aux services spécialisés à leur cégep.

« Nous avons constaté que les étudiants ayant des incapacités prennent environ une session de plus que leurs pairs sans incapacité pour terminer leurs études collégiales », indique Catherine Fichten. La moitié de ces étudiants étaient inscrits dans un programme d'études préuniversitaires et l'autre moitié dans un programme technique ou professionnel.

« La recherche a aussi permis de constater à quel point la nature des incapacités des étudiants inscrits pour recevoir des services spécialisés dans leur cégep a changé au cours des dernières années », précise l'équipe. Aujourd'hui, les incapacités les plus souvent rapportées sont les troubles d'apprentissage et les troubles déficitaires de l'attention, les déficiences motrices, les déficiences auditives, les problèmes médicaux et les troubles psychologiques. De plus, près de 25 % des étudiants inscrits aux services spécialisés présentent plus d'une incapacité. « Les déficiences d'une grande partie de ces étudiants ne correspondent plus à la division tripartite du MELS », reconnaît Catherine Fichten. Cette division traditionnelle porte sur les déficiences visuelles, les déficiences auditives et une catégorie générale non définie.

Puisque 90 % des étudiants ayant des incapacités ne s'inscrivent pas aux services spécialisés, le personnel des cégeps ou le corps enseignant s'est peu adapté à leur réalité. Ce problème place aussi le Québec en tête de liste des provinces où la proportion des étudiants qui ont recours à des services spécialisés est la plus faible, malgré la croissance du nombre d'étudiants aux prises avec des handicaps.

« La recherche a aussi permis de constater à quel point la nature des incapacités des étudiants inscrits pour recevoir des services spécialisés dans leur cégep a changé au cours des dernières années. »

Diminuer les obstacles

« Parmi les principaux facilitateurs à la réussite scolaire rapportés par les étudiants ayant des handicaps, l'environnement du cégep était généralement perçu plus important que les facteurs reliés à leur situation personnelle ou aux services de la communauté et du gouvernement », note Catherine Fichten. La disponibilité des services spécialisés, les attitudes du personnel non enseignant, l'accessibilité des installations physiques, la disponibilité du matériel de cours sont, entre autres, d'importants facilitateurs d'une expérience collégiale positive.

De façon générale, de bons professeurs, les centres d'apprentissage (aide pour l'étude, l'écriture, la prise d'examen et le tutorat) et la disponibilité des ordinateurs étaient considérés comme d'importants facilitateurs. D'autres éléments comme les amis, les horaires de cours, la facilité et l'attrait des cours et des programmes, une bonne situation financière, une grande motivation et des habiletés pour les études sont aussi considérés comme des soutiens à la réussite scolaire.

Du côté des obstacles, la recherche a relevé que, du point de vue des étudiants, des enseignants peu sensibles aux besoins des élèves handicapés, des cours et des horaires difficiles, l'obligation d'avoir un emploi, des problèmes de transport public, une situation financière difficile, un manque d'accès à l'équipement informatique au cégep et une trop grande charge de cours constituaient, entre autres, les principaux obstacles à la réussite. « Les résultats sur la disponibilité des ordinateurs au cégep et hors campus correspondent aux résultats d'autres études appuyant l'idée que les nouvelles technologies aident beaucoup les étudiants ayant des incapacités », affirme l'équipe de recherche.

« Ces étudiants considèrent que leur mauvais état de santé et l'impact de leurs incapacités posent des obstacles à leur réussite scolaire. »

« Ces étudiants considèrent que leur mauvais état de santé et l'impact de leurs incapacités posent des obstacles à leur réussite scolaire », affirme Catherine Fichten. Ils suggèrent d'ailleurs des changements à apporter au cégep. Les plus importants portent sur l'amélioration des horaires de cours, la présence de bons professeurs, une plus grande disponibilité des technologies de l'information, du soutien et de l'aide, ainsi que des améliorations à l'environnement physique du cégep. « Il est clair aussi que

Les formateurs en entreprise font aussi des liens par des pratiques qui consistent d'abord à mettre en action l'élève dans un travail lié à la formation à l'école et qui mettent en œuvre une orientation faisant appel à des connaissances apprises à l'école.

Retombées de la recherche

En ce qui a trait à la formation des formateurs en entreprise, cette recherche a permis de constater qu'il y aurait lieu de les outiller davantage pour qu'ils puissent mieux guider les activités de travail des étudiants et les orienter. En ce sens, Claudia Gagnon recommande de mieux distinguer les programmes de formation en alternance des programmes de formation professionnelle régulière. « Cette distinction implique nécessairement des changements dans les pratiques au quotidien, tant pour les enseignants que pour les formateurs en entreprise afin que l'on puisse se rapprocher davantage des processus de didactique de l'alternance et de guidage de l'activité. »

Selon la chercheuse, il serait possible d'envisager autrement l'organisation de la tâche enseignante en formation professionnelle dans le contexte de l'alternance. « Aujourd'hui, plus que jamais, l'alternance doit entrer dans une nouvelle ère et se développer, non pas sur le plan organisationnel ou administratif, mais sur le plan pédagogique », affirme Claudia Gagnon, qui estime que le milieu de l'éducation devrait parler davantage de « pédagogie de l'alternance » plutôt que de programmes de formation offerts en alternance. Cette pédagogie permettrait d'aider les enseignants à mieux effectuer l'arrimage et exploiter les situations vécues en stage, ainsi qu'à comprendre le processus de didactique de l'alternance tout en amenant les élèves à problématiser leur réalité de travail et de formation. « De cette façon, les élèves en formation agricole pourraient être mieux encadrés et voir le sens de l'alternance dans leur parcours scolaire », conclut la chercheuse.

PARTENAIRES

Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture
Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport

RÉFÉRENCE

L'alternance comme stratégie pédagogique pour favoriser la réussite en formation professionnelle. Étude de cas en agriculture, Claudia Gagnon, Université de Sherbrooke, 2006, 374 pages.

Québec 

Une réalisation de :
• Fonds de recherche sur la société et la culture
• Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport

RÉSULTATS DE RECHERCHE

LA FORMATION EN ALTERNANCE : UNE SOLUTION POSSIBLE POUR LA RELÈVE AGRICOLE

CHERCHEURE PRINCIPALE
Claudia Gagnon
Université de Sherbrooke

AU QUÉBEC, MALGRÉ LES NOMBREUX EFFORTS DE REVALORISATION DES MÉTIERS AGRICOLES ET LES INCITATIFS MIS EN PLACE POUR ENCOURAGER LA FORMATION EN AGRICULTURE, LA RELÈVE DANS CE DOMAINE CONTINUE DE POSER PROBLÈME. Outre la baisse des effectifs scolaires, le taux d'échec et d'abandon en cours de formation annonce une pénurie de main-d'œuvre agricole qualifiée. Ces dernières années, parmi les solutions envisagées pour résoudre ce problème, la mise en place de dispositifs de formation en alternance est vite apparue comme une voie à privilégier. Bien que l'alternance ne soit pas une approche nouvelle au Québec, les enseignants et les formateurs en entreprise dans le domaine agricole ne disposent pas d'information sur l'arrimage entre les deux modes pédagogiques. Afin de combler cette lacune, Claudia Gagnon, doctorante en sciences de l'éducation à l'Université de Sherbrooke, a réalisé une recherche sur les différentes formes d'arrimage entre les pratiques éducatives des enseignants et celles des formateurs en entreprise. Les résultats indiquent que l'arrimage existe bel et bien entre ces deux milieux de formation, mais que beaucoup de travail reste à faire pour mettre en œuvre une véritable « pédagogie de l'alternance ».

Assurer la relève agricole

Réalisée dans le cadre d'une action concertée sur la persévérance et la réussite scolaires menée en collaboration entre le Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture et le ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport, cette recherche s'est déroulée dans deux centres de formation professionnelle de la région de l'Estrie où des formes d'alternance sont en place. « Un des défis de la formation en agriculture est de faire en sorte que la réalité agricole soit bien représentée dans les programmes de formation », explique Claudia Gagnon. Pour plusieurs aspirants, les écarts entre la formation sur les bancs d'école et leur travail quotidien sont perçus

comme trop grands pour justifier la poursuite de leurs études. « Or il s'avère fondamental aujourd'hui que ces jeunes persévèrent jusqu'à l'obtention de leur diplôme d'études professionnelles », précise la chercheure.

D'une part, cette qualification est nécessaire au financement de leur établissement en agriculture. En effet, le ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation du Québec exige désormais l'obtention d'un diplôme d'études professionnelles pour pouvoir être admissible aux subventions gouvernementales. Mais, d'autre part, l'agriculture a tellement évolué au cours des dernières années, notamment avec les nouvelles technologies et la mondialisation, que le rehaussement du niveau de scolarité des agriculteurs est devenu essentiel.

Le secteur de l'agriculture a beaucoup évolué. D'une agriculture familiale de subsistance, ce secteur est passé à un niveau de spécialisation sans précédent. Qu'il s'agisse du développement de la mécanisation ou des techniques de reproduction, la gestion de l'entreprise agricole est de plus en plus complexe. La compétitivité, les préoccupations environnementales et l'exploitation durable des ressources obligent les personnes qui œuvrent dans ce domaine à acquérir des connaissances plus larges que ce qui était nécessaire il y a une vingtaine d'années. « La formation est devenue indispensable pour l'agriculture, affirme Claudia Gagnon. Des recherches ont révélé que plus la scolarité des agriculteurs est élevée, meilleures sont les pratiques agricoles et les performances de l'entreprise. »

Comment inciter alors les agriculteurs à se scolariser? Au Québec, seulement 37 % de la relève détient un diplôme de formation spécialisée en agriculture avant de devenir propriétaire. L'enjeu est de taille d'autant plus que la culture du milieu valorise encore davantage la transmission familiale des savoirs plutôt que la formation scolaire. « Pourtant, le taux de placement des titulaires d'un diplôme d'études professionnelles en agriculture est de 100 % », note Claudia Gagnon.

Mérites de l'alternance

« Il faut tout mettre en œuvre pour encourager les jeunes à acquérir une solide formation de base », estime la chercheure. Dans cette perspective, l'alternance entre le milieu de l'éducation et le monde du travail agricole s'est

imposée comme solution. Un des moyens proposés consiste à renforcer l'arrimage entre la formation théorique et la formation pratique pour lutter contre l'échec et l'abandon scolaires, revaloriser cette formation et, ultimement, augmenter le nombre d'étudiants dans les programmes de formation agricole.

Afin de mieux comprendre comment s'effectue actuellement l'arrimage entre les pratiques éducatives des enseignants et celles des formateurs impliqués dans le dispositif de formation en alternance, Claudia Gagnon a choisi d'étudier, de l'automne 2004 à l'hiver 2005, les programmes de production laitière et de production horticole puisqu'ils constituent deux des trois principaux programmes en termes d'importance de fréquentation en formation professionnelle agricole au Québec. Le rythme d'alternance est généralement de deux semaines sur le terrain et de deux semaines au centre de formation professionnelle.

Pour analyser les pratiques éducatives, la chercheure a effectué des observations en classe ou en atelier et en entreprise auprès des enseignants et des formateurs : une première au Québec. Chaque intervenant a été rencontré au cours d'une entrevue individuelle, pour ensuite être observé en interaction avec des élèves et finalement être interviewé au cours d'une seconde entrevue.

« L'alternance est un système en construction », a constaté Claudia Gagnon. Plutôt que de limiter l'alternance à une logique organisationnelle, cette recherche a permis d'identifier trois niveaux d'arrimage en application. D'abord, sur le plan séquentiel (par ex. la séquence école-stage-école), où les pratiques diffèrent d'un établissement à l'autre, mais aussi sur le plan de l'articulation des pratiques éducatives entre les enseignants et les formateurs et, finalement, sur celui de l'arrimage dans l'action, qui est au cœur de l'expérience concrète.

« L'alternance est un système en construction. »

Essentiellement, l'arrimage se fait par des pratiques de supervision et de suivi avec les formateurs en entreprise. « Ces pratiques comportent une fonction d'enseignement individualisé cruciale, mais elles assurent aussi une fonction organisationnelle et de soutien nécessaire, sans qu'il y ait véritablement une participation de l'enseignant à la tâche en entreprise », a découvert Claudia Gagnon.

Dans l'action, les résultats montrent que l'arrimage se fait principalement par l'apport continu de situations vécues par les élèves ou par les enseignants, et par des apports théoriques liés à la réalité de l'entreprise.

des difficultés que vivent les élèves à partir d'une approche écosystémique », suggère l'équipe de recherche. De cette façon, les enseignants seraient moins portés à concevoir négativement l'enfant et à percevoir son comportement comme émanant uniquement de lui. Du même souffle, l'équipe estime qu'il serait important d'exposer les enseignants ne disposant pas du modèle FSSTT à d'autres solutions que celle d'exclure de la classe des enfants présentant des difficultés de comportement.

« En fait, la modification du comportement ne peut être l'unique but des interventions, affirme Nancy Heath. Tous les services pour enfants éprouvant ce type de difficultés doivent inclure une composante pédagogique au cœur de leur programme. » En ce sens, les personnes-ressources qui interviennent sur le comportement des enfants doivent travailler en collaboration avec les enseignants.

L'équipe de recherche a bien saisi le message des parents et souligne que l'une des pistes de solution serait d'améliorer les relations entre l'école et les parents. « Le personnel scolaire devrait être plus conscient du besoin d'approches fondées sur la compassion envers les parents des enfants ayant des difficultés de comportement. » Dans cette perspective, des groupes de soutien aux parents pourraient être offerts avec des activités simultanées incluant les enfants. « Les écoles ont vraiment besoin d'élaborer une politique de communication avec les parents afin que les informations négatives aussi bien que positives concernant leur enfant leur soient acheminées », conclut l'équipe persuadée que l'intégration en classes régulières des enfants présentant ce type de difficultés doit être maintenue.

PARTENAIRES

Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture
Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport

RÉFÉRENCE

Évaluation d'un modèle novateur de services scolaires pour les enfants souffrant de difficultés émotionnelles / comportementales ainsi que de difficultés d'apprentissage et émotionnelles / comportementales comorbides, Nancy Heath et al., Université McGill, 2005, 34 pages.

RÉSULTATS DE RECHERCHE

L'INTÉGRATION DES ÉLÈVES PRÉSENTANT DES DIFFICULTÉS AFFECTIVES ET COMPORTEMENTALES DANS LES ÉCOLES PRIMAIRES : UN MODÈLE INNOVATEUR

CHERCHEURE PRINCIPALE

Nancy Heath

Université McGill

COCHERCHEURES

Harriett Petrakos, Université Concordia
Cindy Finn, Diane McLean-Heywood, Commission scolaire Lester-B.-Pearson

MÊME SI L'INTÉGRATION DES ÉLÈVES AYANT DES TROUBLES AFFECTIFS ET COMPORTEMENTAUX DANS LES CLASSES RÉGULIÈRES DU PRIMAIRE FAIT PARTIE DES OBJECTIFS DE LA POLITIQUE EN MATIÈRE D'ADAPTATION SCOLAIRE, PEU D'ÉTUDES EXISTENT POUR ÉVALUER LES DIFFÉRENTES EXPÉRIENCES D'INTÉGRATION QUI ONT ÉTÉ MENÉES CES DERNIÈRES ANNÉES. Afin de combler cette lacune et de mieux saisir l'impact des services offerts à ces enfants, Nancy Heath, professeure en psychoéducation à l'Université McGill, a effectué, avec une équipe de chercheuses, l'évaluation d'un modèle de services offerts aux écoles et aux familles afin de faciliter l'intégration dans les classes régulières des élèves présentant des difficultés. L'étude évaluative a relevé que le modèle est avantageux pour les enfants souffrant de difficultés affectives et comportementales, mais que l'objectif d'inclusion visé est difficilement réalisable dans l'ensemble des écoles dans le système actuel.

Satisfaction élevée

Dans le cadre d'une action concertée sur la persévérance et la réussite scolaires menée en collaboration entre le Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture et le ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport, l'équipe a évalué un modèle multidimensionnel de services et d'interventions intitulé *The Family, School Services and Treatment Team* (FSSTT). Développé par la Commission scolaire Lester-B.-Pearson, ce modèle propose un programme qui combine interventions en classe et ajout de

Québec 

Une réalisation de :
• Fonds de recherche sur la société et la culture
• Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport

services de professionnels à l'école pour les enfants et le perfectionnement des enseignants. « Nous avons relevé, lors d'une étude préliminaire, que 68 % des enfants aux prises avec des difficultés affectives et comportementales présentaient aussi des troubles d'apprentissage », précise Nancy Heath. Pour cette raison, le modèle FSST a été adapté afin d'inclure une nouvelle composante portant sur les difficultés d'apprentissage et de langage. En 2004, l'équipe a fait le suivi de 57 enfants (46 garçons et 11 filles) de la 1^{re} à la 5^e année et désignés par leurs professeurs comme ayant des troubles de comportement importants dans des écoles qui utilisaient l'approche FSST et d'autres qui n'y avaient pas recours.

De façon générale, l'étude a constaté que les services de psychologues et d'orthophonistes offerts ont été appréciés et que l'équipe d'intervention a joué un rôle de soutien fort important. « Le fait que l'intégration des enfants présentant différents niveaux de problèmes comportementaux puisse être réalisée avec le soutien d'une équipe multidisciplinaire est hautement encourageant », avance Nancy Heath. En l'espace d'à peine un an, grâce aux services offerts et à la mise en œuvre de l'approche multidimensionnelle, les élèves des écoles bénéficiant du modèle d'intervention ont connu moins de problèmes de comportement et d'apprentissage. Or, le succès de ce modèle a fait en sorte que les écoles qui l'utilisent sont devenues de véritables « aimants » et attirent davantage d'élèves présentant des difficultés de comportement ou d'apprentissage.

« Les enseignants de toutes les écoles consultées ont exprimé avoir reçu moins de soutien pour l'intégration de ces enfants au cours des quatre dernières années », affirme l'équipe. À cet égard, les chercheuses ont aussi relevé qu'à moins qu'il y ait une hausse significative des ressources professionnelles, il y avait une « énorme résistance » du côté des enseignants à effectuer l'intégration des élèves avec difficultés. Selon les résultats de cette étude évaluative, les enseignants estiment que l'intégration dans les classes régulières d'enfants avec des besoins spéciaux contribue à un risque plus élevé d'épuisement professionnel et provoque des effets négatifs sur la réussite de l'ensemble de la classe. Dans les écoles qui ne disposent pas d'équipe d'intervention et des services appropriés, les ressources pour ces enfants sont beaucoup plus limitées. « Par conséquent,

... les enseignants estiment que l'intégration dans les classes régulières d'enfants avec des besoins spéciaux contribue à un risque plus élevé d'épuisement professionnel.

les enseignants et l'administration scolaire sont les principaux responsables de la gestion des difficultés des élèves », constate Nancy Heath.

Réalité des parents

L'évaluation de l'impact du modèle FSST a aussi permis de mieux connaître le point de vue des parents. À ce sujet, l'équipe de recherche a relevé que les parents se sentent mal informés et en interaction insuffisante avec les écoles. Rencontrés dans le cadre de groupes de discussion, plusieurs parents considèrent aussi que les problèmes de comportement de leurs enfants résultent de leur stress par rapport à leur rendement scolaire. « Nous avons constaté qu'un chevauchement existe entre les difficultés d'apprentissage et les troubles de comportement, note Nancy Heath. Les services scolaires continuent de se concentrer davantage sur le comportement plutôt que sur le rendement et la réussite scolaires. »

De façon générale, les parents consultés ont exprimé le sentiment qu'ils étaient traités de manière plus négative que les autres parents. « Il peut être stigmatisant d'avoir un enfant aux prises avec des problèmes de comportement », remarquent les chercheuses. En raison d'une croyance générale que les comportements difficiles des enfants seraient le résultat d'un mauvais parentage, ces parents se sentent jugés et isolés. « Les parents sont constamment en train de gérer leur image auprès de l'école afin d'atténuer cette perception », a relevé l'équipe de recherche. Or, les parents se sont sentis davantage soutenus dans les écoles ayant offert les services de soutien professionnel.

En raison d'une croyance générale que les comportements difficiles des enfants seraient le résultat d'un mauvais parentage, ces parents se sentent jugés et isolés.

En fait, l'impression de l'équipe de recherche, des enseignants et des parents qui ont participé à l'étude est que le système scolaire n'est pas conçu pour accommoder les interventions auprès des élèves éprouvant des difficultés de comportement ou d'apprentissage. « Il y a des changements à apporter dans la façon d'offrir ce type de services dans les écoles. »

Implantation du modèle

« Toutes les écoles devraient offrir des possibilités de perfectionnement professionnel aux enseignants afin qu'ils comprennent mieux la complexité

relation avec des adultes en qui ils ont confiance et qu'ils prennent comme modèles afin de se sentir confirmés dans leur identité.

Importance de l'enseignant

« Le succès du programme repose en partie sur le volontariat de l'élève », affirme Jacques Lajoie. D'où l'importance de ne pas forcer les élèves à s'y inscrire, mais de tenter de les inciter à le faire.

Outre ce facteur de succès, la recherche a aussi permis de relever que lorsque les élèves des classes de cheminement particulier sont accompagnés pour surmonter certains obstacles (inscription et rédaction du premier message), ils vivent une expérience enrichissante et gardent leur motivation à participer. « L'élève en difficulté a besoin de l'enseignant pour le guider dans sa démarche et l'encourager à faire les premiers pas. Sans l'enseignant, il est peu probable que le jeune prenne de lui-même l'initiative. » Mais cette insistance doit se faire positivement en indiquant les retombées potentiellement intéressantes pour le jeune. « Le seul fait de recevoir un premier message du mentor qu'ils ont choisi est une conséquence heureuse pour ces jeunes », a constaté le chercheur.

« Comme la qualité de la relation vécue avec le cybermentor est une variable importante sur la motivation scolaire des élèves du deuxième cycle du secondaire, il serait pertinent de sensibiliser les enseignants à leur rôle de *coach* », suggère l'équipe de recherche. Sur le plan logistique, elle estime aussi que l'accès au cybermentorat devrait être facilité dans les classes.

Les chercheurs considèrent également qu'il serait important de connaître davantage les habiletés d'aide les plus efficaces des cybermentors, de les former en conséquence et de diversifier leurs habiletés, afin de leur donner plus de moyens pour bien jouer leur rôle. « De cette façon, les besoins des jeunes seraient encore mieux comblés », conclut Jacques Lajoie.

PARTENAIRES

Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture
Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport

RÉFÉRENCE

Intégration d'un programme de cybermentorat vocationnel aux activités d'orientation au deuxième cycle du secondaire, Jacques Lajoie et al., Université du Québec à Montréal (UQAM), 2006, 87 pages.

Québec 

Une réalisation de :
• Fonds de recherche sur la société et la culture
• Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport

RÉSULTATS DE RECHERCHE

LA MOTIVATION SCOLAIRE PAR LE CYBERMENTORAT : UNE FORMULE INNOVATRICE

CHERCHEUR PRINCIPAL

Jacques Lajoie

Université du Québec à Montréal (UQAM)

COCHERCHEURS

Diane Marcotte, Catherine Légaré, Université du Québec à Montréal (UQAM)

Frédéric Grouzet, Université de Victoria

Claire Malo, Institut de recherche pour le développement social des jeunes (IRDS)

Milton Campos, Université de Montréal

Parmi les facteurs qui influencent la réussite scolaire, la motivation de l'élève à l'école est primordiale. Bien que celle-ci tende à baisser au secondaire, il semblerait que la maturation du choix professionnel ait une influence positive sur la persévérance et la réussite à l'école. Toutefois, la responsabilité du choix de carrière n'est pas facile à l'adolescence. À cet âge, les goûts sont à se définir et les élèves connaissent peu les réalités des différents métiers et professions. Dans ce contexte, le cybermentorat constitue une formule innovatrice permettant, dans un cadre scolaire, de mettre en contact par Internet des jeunes avec des mentors de différents milieux de travail. Convaincue du succès de cette formule déjà utilisée au collégial, une équipe de chercheurs en psychologie, sous la direction de Jacques Lajoie de l'UQAM, a voulu évaluer les effets du cybermentorat sur la motivation scolaire d'élèves du second cycle du secondaire. Cette recherche a confirmé leur hypothèse principale : le cybermentorat est un excellent outil de motivation scolaire autant chez les élèves des classes régulières que chez ceux des classes de cheminement particulier.

Avantages du cybermentorat

Réalisée dans le cadre d'une action concertée sur la persévérance et la réussite scolaires menée en collaboration entre le Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture et le ministère de l'Éducation, du

Loisir et du Sport, cette recherche visait à répondre aux besoins des jeunes qui sont en démarche de choix de carrière en permettant l'établissement d'un soutien mentorat individualisé avec des travailleurs dans les domaines de leur choix. « Cet objectif s'inscrit parfaitement dans le contexte du renouveau pédagogique au secondaire, affirme Jacques Lajoie. L'approche orientante mise en œuvre dans la réforme propose de mettre en valeur le développement de la carrière de l'élève dans le curriculum scolaire du secondaire. »

Le site Web Academos.qc.ca a été conçu en 1999 pour les étudiants du niveau collégial. Depuis la conception de ce service gratuit, 14 713 élèves se sont inscrits, 565 mentors sont encore actifs en 2007 et 85 000 messages ont été échangés. « La popularité de ce service est telle que nous avons pensé que les élèves du secondaire pourraient aussi profiter de cette ressource en classe afin d'explorer l'univers professionnel », explique le chercheur.

Des professeurs de différentes écoles secondaires au Québec avaient déjà pris l'initiative de l'introduire dans leurs activités, mais sans soutien, ce qui a posé certains problèmes d'intégration. Pour remédier à ces difficultés, Academos a été intégré dans plusieurs classes d'écoles secondaires avec la présence d'un accompagnateur et l'utilisation de guides pour l'enseignant et pour l'élève.

« Le mentorat est un excellent moyen d'offrir aux adolescents une occasion de développer une relation avec un modèle d'identification », affirme l'équipe. Le contact avec un mentor donne la chance aux jeunes de faire le lien entre ce qu'ils apprennent à l'école et le marché du travail et de mieux comprendre les impératifs du monde du travail. Il s'agit aussi d'une occasion de tisser des liens significatifs avec des adultes autres que les parents. Or, les horaires incompatibles entre mentors et mentorés et l'éloignement géographique rendent les relations difficiles à maintenir. Le cybermentorat permet de contourner ces problèmes et offre aussi l'avantage de préserver l'anonymat.

« Puisque les jeunes utilisent Internet comme principal moyen de communication, le cybermentorat est un outil de choix pour les impliquer, d'autant plus qu'il contribue à leur formation scolaire par la pratique de l'écriture. » Cet environnement de communication est flexible et indépendant du temps et de l'espace, ce qui permet entre autres aux utilisateurs de

communiquer avec des travailleurs pratiquant des métiers qui ne sont pas représentés dans leur région.

Motivation scolaire accrue

« Le programme d'intervention en classe a été une réussite », a constaté Jacques Lajoie. Pour évaluer son impact, deux questionnaires ont été administrés aux participants avant et après l'expérimentation. Au total, entre septembre 2004 et avril 2005, 813 élèves âgés de 16 ans (de troisième et quatrième secondaire) ont participé à la recherche évaluative, dont 62,5 % de filles. Plus de 50 % des élèves participants au programme ont eu accès à un mentor et certains ont même pu échanger avec plusieurs mentors. Plus de 13 000 messages ont été échangés au cours de cette année scolaire. La grande majorité des participants, autant des classes régulières que des classes de cheminement particulier, ont été satisfaits de l'expérience et ont apprécié l'information reçue ainsi que la relation avec leur mentor.

« Les résultats aux questionnaires montrent que la participation active à un programme de cybermentorat vocationnel, comme activité de classe, peut augmenter la motivation scolaire chez les élèves du second cycle du secondaire », note l'équipe de recherche. Cette motivation porte autant sur le plaisir d'apprendre et de découvrir de nouvelles choses que sur le fait d'aller à l'école par choix personnel plutôt que par obligation.

Les participants qui ont interagi avec un cybermentor perçoivent l'école significativement plus importante que ceux qui n'en ont pas eu.

Les participants qui ont interagi avec un cybermentor perçoivent l'école significativement plus importante que ceux qui n'en ont pas eu. « Aussi, plus la relation a été perçue bonne avec le mentor, plus la motivation de l'élève participant s'est accrue, indique le chercheur. Comme si ces jeunes avaient trouvé un autre sens à l'école. » Les jeunes ayant eu un mentor considèrent d'ailleurs que l'école est devenue plus utile. « Elle devient en quelque sorte un passage obligé pour atteindre des objectifs personnels. »

Quant au contenu des échanges, une analyse lexicale a permis d'établir que les thèmes du travail et de la formation prédominent dans les échanges. Les mentors manifestent aussi plusieurs comportements d'aide associés au mentorat. « Cette relation privilégiée et positive avec le mentor favorise la réussite des jeunes en difficulté. » Ces derniers ont besoin d'être en

contribué à une nette amélioration de la représentation de leurs compétences académiques en regard de celles de leurs pairs, souvent moins âgés, du secondaire régulier. « Dans les deux cas, il y a eu un développement professionnel chez les enseignants des deux ordres autour de la construction et de la gestion d'un projet commun », constate l'équipe de chercheurs.

Mérites du partenariat

L'équipe considère que la clé de la recherche en partenariat impliquant des universitaires et des enseignants est l'implication et la disponibilité des chercheurs, la durée et la variété de la collaboration autour de projets concrets estimés importants par les praticiens, mais aussi l'ouverture des responsables scolaires face aux projets. « Cette recherche a véritablement permis d'établir un dialogue soutenu et durable entre les enseignants des deux ordres autour de tâches construites et réalisées de façon commune. » Et les différences de pratiques et d'expertises entre ces enseignants, perçues au départ comme la cause majeure des difficultés d'adaptation chez les élèves lors de la transition du primaire au secondaire, sont maintenant considérées comme source de développement professionnel. Or, cette nouvelle pratique collaborative a surtout permis que les élèves en difficulté d'apprentissage développent une meilleure estime de soi et une plus grande motivation, ainsi qu'une acquisition plus importante de compétences dans des disciplines de base.

« Même si notre recherche est exploratoire, les résultats montrent clairement qu'une meilleure coordination de l'intervention éducative entre généralistes du primaire et spécialistes du secondaire, associée à une diversité de dispositifs d'apprentissage mis en place, bénéficie directement aux élèves alors qu'ils traversent une étape cruciale de leur trajectoire scolaire », conclut François Larose.

PARTENAIRES

Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture
Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport

RÉFÉRENCE

L'impact de la coopération pédagogique en contexte de projet sur la réussite éducative d'élèves de milieu socioéconomique faible lors de la transition primaire-secondaire, François Larose et al., Université de Sherbrooke, 2006, 149 pages.

Québec 

Une réalisation de :
• Fonds de recherche sur la société et la culture
• Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport

RÉSULTATS DE RECHERCHE

LE PASSAGE DU PRIMAIRE AU SECONDAIRE : UNE TRANSITION À MIEUX SOUTENIR

CHERCHEUR PRINCIPAL

François Larose

Université de Sherbrooke

COCHERCHEURS

**Johanne Bédard, Marc Boutet, Yves Couturier, Olivier Dezutter,
Abdelkrim Hasni, Jean-Claude Kalubi, Johanne Lebrun,
Yves Lenoir, Marie-Pier Morin**

Université de Sherbrooke

AU QUÉBEC, COMME DANS LA PLUPART DES SOCIÉTÉS MODERNES, LE PASSAGE DE L'ÉCOLE PRIMAIRE À L'ÉCOLE SECONDAIRE MARQUE UNE IMPORTANTE RUPTURE POUR LES ÉLÈVES. D'un environnement contrôlé et encadré par un seul enseignant généraliste, les enfants passent à un milieu où leur autonomie est grandement sollicitée. Cette transition est d'ailleurs non seulement souvent perçue comme une source d'anxiété par les élèves en troisième cycle du primaire qui vont accéder au « monde des grands », mais elle représente aussi un risque de désertion précoce de l'école pour ceux qui accusent un retard scolaire. Afin de faciliter cette transition et de favoriser la réussite éducative, une équipe de chercheurs dirigée par François Larose de la Faculté d'éducation de l'Université de Sherbrooke a mené un projet innovateur : faire collaborer des enseignants et des élèves du primaire et du secondaire autour de projets d'apprentissage communs. Les résultats fournissent des indications utiles pour le milieu scolaire.

Du côté des « grands »

Dans le cadre d'une action concertée sur la persévérance et la réussite scolaires menée en collaboration entre le Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture et le ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport, l'équipe de recherche a voulu d'abord mieux comprendre les représentations des intervenants du primaire et du secondaire face aux difficultés d'adaptation qu'affrontent les élèves lors de la transition en présupposant

que celle-ci avait un effet sur la persévérance et la réussite scolaires. « Nous avons privilégié l'étude des conditions pédagogiques permettant de réduire la rupture propre à la transition entre le primaire et le secondaire », explique François Larose.

La recherche s'est déroulée de 2003 à 2005 dans des écoles primaires et secondaires situées sur le territoire de la ville d'Asbestos et des petites communautés rurales avoisinantes. À partir d'une analyse des discours des enseignants à la suite de rencontres d'équipe et d'entrevues semi-structurées, les chercheurs ont relevé une tendance à attribuer à l'autre ordre d'enseignement la responsabilité de la difficulté d'adaptation scolaire rencontrée par certains

élèves lors du passage du primaire au secondaire. « La transition entre l'école primaire et l'école secondaire est un phénomène complexe qui implique diverses dimensions du point de vue de l'enfant, mais les enseignants perçoivent certaines difficultés en fonction de leur réalité pédagogique », constate le chercheur Larose.

Cette première étape de la recherche a permis de relever que les enseignants du primaire semblent plus préoccupés que leurs collègues du secondaire par l'expérience d'autonomie accrue que vont vivre les élèves, mais ils considèrent que les enfants sont parfaitement capables de s'y adapter. Un autre point d'achoppement entre les enseignants des deux ordres porte sur l'acquisition de savoirs procéduraux nécessaires au bon fonctionnement de l'élève au secondaire. « Ces savoirs ne sont pas au sens strict des savoirs disciplinaires, précise François Larose, mais plutôt des normes d'usage et des compétences qui permettent à l'élève d'œuvrer adéquatement dans un nouveau système. » Par exemple, la présentation des devoirs, les modalités d'études, les codes de vie, les normes de gestion du temps et même les rapports entre les élèves diffèrent entre l'école primaire et l'école secondaire. Or, les enseignants du secondaire se préoccupent davantage de cet aspect de la transition que leurs collègues du primaire et ont tendance à blâmer leurs collègues pour le manque de préparation des jeunes à cette réalité.

Un fait intéressant, la recherche a aussi permis d'identifier à quel point la maîtrise de certaines connaissances continue d'être estimée fondamentale

... la recherche a aussi permis d'identifier à quel point la maîtrise de certaines connaissances continue d'être estimée fondamentale pour les intervenants des deux ordres.

pour les intervenants des deux ordres. À cet égard, les enseignants du secondaire tendent à considérer que la maîtrise des élèves au regard des compétences fondamentales en français ainsi qu'en mathématiques est insuffisante lors de la transition.

Comme le nouveau programme d'études du préscolaire, du primaire et du premier cycle du secondaire au Québec – structuré autour du développement des compétences – propose des liens de continuité entre les cycles, mais aussi entre les disciplines, les chercheurs ont voulu aussi identifier les effets bénéfiques d'une approche interdisciplinaire gérée par une équipe des deux niveaux d'enseignement sur la réduction de ces difficultés chez des élèves de milieu socioéconomique faible.

Réussir la transition

Le projet de recherche reposait en grande partie sur le postulat voulant que la réalisation de projets communs associant des groupes d'élèves du primaire et du secondaire faciliterait l'harmonisation des pratiques pédagogiques des enseignants des deux ordres. Deux activités d'apprentissage ont ainsi été expérimentées : la première a consisté à faire travailler les élèves des deux ordres d'enseignement sur un thème proposé par l'enseignant qui devait, ensuite, servir à un quiz animé entre classes de niveaux

primaires et secondaires et appariées entre elles. La deuxième activité a permis de recourir à la correspondance personnalisée et à des échanges entre des élèves du primaire et du secondaire par le biais du courrier électronique et de séances en visioconférence. « Ces activités ont permis le débat, la confrontation et la critique entre les élèves des classes participantes », explique François Larose.

Pour les élèves aussi, la capacité de mettre à l'épreuve leurs compétences et d'interagir autour de projets d'apprentissage spécifiques avec leurs vis-à-vis d'un autre niveau d'enseignement s'est avérée un puissant facteur de motivation.

Pour les élèves aussi, la capacité de mettre à l'épreuve leurs compétences et d'interagir autour de projets d'apprentissage spécifiques avec leurs vis-à-vis d'un autre niveau d'enseignement s'est avérée un puissant facteur de motivation. « L'expérience a contribué à augmenter le sentiment de compétence des élèves du primaire, notamment en français », soutient François Larose. Pour les élèves du secondaire inscrits en cheminement particulier, les expériences vécues durant les deux années successives ont

Puisque l'étude a montré que la certitude du choix de carrière constituait l'un des déterminants les plus importants de la réussite en sciences et génie, les chercheurs recommandent que des ressources soient dégagées afin d'aider les étudiants en sciences au niveau collégial à mieux cerner ce qui les intéresse et les passionne. « Ces étudiants ont besoin de mieux connaître et d'échanger sur la réalité des études universitaires en sciences et sur les particularités des carrières dans ce secteur », affirme Simon Larose.

Par ailleurs, les chercheurs sont convaincus qu'il faut éviter tout contrôle ou pression sur les choix de carrière des étudiants. Les études en sciences au collégial et à l'université sont souvent perçues par la famille et la société comme la « voie royale » menant à des carrières prestigieuses. « Un étudiant qui intériorise cette idée et choisit d'aller en sciences pour ce motif n'est pas très autodéterminé, explique Simon Larose. Le choix d'un étudiant doit refléter le plus possible ses intérêts, besoins, aptitudes et aspirations. » En somme, toutes les actions visant à renforcer la capacité des étudiants à faire des choix de façon autonome et visant à les exposer à une plus grande culture scientifique pourraient contribuer à les faire persévérer en sciences et en génie, conclut l'équipe.

PARTENAIRES

Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture
Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport

RÉFÉRENCE

Persévérance scolaire des étudiants de Sciences et Génie (S&G) à l'Université Laval : le rôle de la culture, motivation et socialisation scientifiques, Simon Larose et al., Université Laval, 2005, 142 pages.

Québec 

Une réalisation de :
• Fonds de recherche sur la société et la culture
• Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport

RÉSULTATS DE RECHERCHE

PERSÉVÉRER EN SCIENCES ET EN GÉNIE À L'UNIVERSITÉ : UNE QUESTION DE CHOIX DE CARRIÈRE ET D'ENCADREMENT

CHERCHEUR PRINCIPAL

Simon Larose

Université Laval

COCHERCHEURS

Frédéric Guay, Caroline Senécal

Université Laval

IL EST ENCORE COURANT AUJOURD'HUI DE CROIRE QUE L'INTELLIGENCE ET LES NOTES SCOLAIRES EXPLIQUERAIENT À ELLES SEULES LA PERSÉVÉRANCE ET LA RÉUSSITE EN SCIENCES À L'UNIVERSITÉ. Or, ce mythe vient d'être déboulonné grâce à une recherche longitudinale sur les liens entre la persévérance et le profil sociomotivationnel des étudiants débutant des programmes de sciences et génie à l'Université Laval. Menée sous la direction de Simon Larose du Groupe de recherche en inadaptation psychosociale chez l'enfant, l'étude est on ne peut plus claire : la certitude du choix de carrière, les expériences de socialisation à la science vécues à l'extérieur de l'école et la motivation des étudiants sont les principaux facteurs qui expliquent la persévérance, avec quelques nuances selon le sexe de l'étudiant.

Motivations différentes

Alors que le taux d'attrition des élèves inscrits en sciences au collégial est particulièrement élevé (entre 30 % et 50 % selon le programme), le risque de quitter les sciences à l'université est aussi fort préoccupant. Près de 40 % des jeunes inscrits dans les programmes de génie, de sciences pures (par ex. chimie ou physique) et de sciences appliquées (par ex. informatique ou actuariat) abandonnent avant l'obtention de leur diplôme de baccalauréat. Soucieuse de mieux comprendre le phénomène et d'identifier les interventions susceptibles de favoriser une plus grande persévérance, l'équipe de Simon Larose a découvert que les étudiants nouvellement arrivés en sciences et génie à l'université présentent des connaissances scientifiques et une motivation extrêmement positives. « De plus, ils adhèrent

peu aux stéréotypes traditionnellement associés à leur discipline », note le chercheur Larose. Parmi les stéréotypes, on fait référence, entre autres, au fait que les sciences seraient une voie de formation exclusivement réservée aux hommes, que la carrière en sciences et en génie nuirait à la conciliation travail-famille ou que les étudiants en sciences seraient dépourvus d'habiletés sociales.

Réalisée dans le cadre d'une action concertée sur la persévérance et la réussite scolaires menée en collaboration entre le Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture et le ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport, cette recherche a permis de saisir les motivations des étudiants selon leur programme d'études. Au moment de leur admission à l'université en 2003 et deux ans plus tard, en 2005, les étudiants des programmes de sciences et génie ont répondu à des questionnaires et participé à des entretiens téléphoniques.

« Nous avons remarqué que les étudiants en sciences et génie utilisent davantage des motifs intrinsèques, comme le plaisir de la connaissance, pour justifier leur choix d'études, explique Simon Larose. Les étudiants en sciences appliquées évoquent plus souvent des motifs extrinsèques, tels que l'argent et le statut social éventuel. » Ces différences de motivation peuvent être reliées aux représentations que se font les étudiants des carrières associées à ces programmes d'études. Les sciences pures sont souvent associées au travail de laboratoire et à l'étude fondamentale des disciplines, alors que les sciences appliquées, notamment l'informatique et l'actuariat, sont souvent perçues comme des études conduisant à des emplois sûrs et très bien rémunérés. « Aspirer à se trouver un emploi payant et prestigieux pourrait donc disposer des étudiants diplômés en sciences dans les collèges à se diriger davantage vers les sciences appliquées que les sciences pures », avance Simon Larose.

Facteurs de persévérance

Parmi la cohorte des 489 étudiants, 81 % étaient toujours inscrits aux programmes deux ans après leur admission. Les taux de persévérance étaient les mêmes pour les garçons et les filles, mais légèrement plus élevés en génie (85 %) qu'en sciences pures (80 %) ou appliquées (75 %). « Les étudiants qui persévèrent ont rapporté avoir été davantage certains de

... les sciences appliquées, notamment l'informatique et l'actuariat, sont souvent perçues comme des études conduisant à des emplois sûrs et très bien rémunérés.

leur choix de carrière au moment de l'admission que les étudiants qui ne persévèrent pas », ont constaté les chercheurs. Outre ce facteur déterminant, les étudiants qui ont tendance à pratiquer des activités scientifiques (par ex., faire de l'astronomie ou faire partie de clubs de sciences) à l'extérieur du milieu scolaire, et qui prennent plaisir à converser et à s'informer sur les enjeux, controverses et découvertes scientifiques, persévèrent davantage. « Un intérêt marqué pour la culture scientifique semble jouer un rôle très important dans le parcours des étudiants », affirme Simon Larose.

Les persévérants présentent aussi des degrés de motivation interne liée à la connaissance et au plaisir de l'investigation et de la découverte plus élevés que ceux qui ont délaissé leur programme d'études. Cette recherche a également permis de dégager une tendance claire en ce qui a trait aux différences entre les garçons et les filles face à la persévérance en sciences. « Les filles ont davantage besoin d'être en contact avec la science pratique et appliquée pour se motiver à poursuivre leurs études dans ce domaine », affirment les chercheurs. « De telles habitudes les aident peut-être à consolider leur motivation à poursuivre des études fondamentales qui ne sont pas toujours clairement reliées à des problématiques sociales et contemporaines comme, par exemple, la pollution de l'eau et de l'air. »

Les étudiants qui ont participé avec leurs parents à la journée de bienvenue organisée par l'université ont présenté des taux de persévérance supérieurs à ceux qui n'y ont pas participé ou qui sont venus seuls.

Soutenir la relève scientifique

À la lumière des faits saillants de cette recherche, l'équipe est d'avis que les collèges et les universités doivent porter une attention particulière à l'accueil, à l'intégration et à l'encadrement des étudiants en sciences. Or, la recherche a aussi révélé à quel point l'accompagnement

des parents est central dans la réussite de leur jeune. Les étudiants qui ont participé avec leurs parents à la journée de bienvenue organisée par l'université ont présenté des taux de persévérance supérieurs à ceux qui n'y ont pas participé ou qui sont venus seuls. « Ce n'est pas un signe d'immaturation ou de manque d'autonomie, estime Simon Larose, mais bien un signe d'engagement ferme des parents dans l'éducation de leur enfant, y compris jusqu'à l'université. » À cet égard, l'équipe considère que l'institution et les facultés devraient avoir l'initiative d'impliquer davantage les parents lors de ces événements.

Les chercheurs sont aussi d'avis que l'accès à de bons mentors ou des modèles positifs est fondamental. Cet accès devrait être renforcé tant par le gouvernement que par les communautés locales et les organisations ethniques. « Les bibliothèques des écoles pourraient aussi s'abonner à des publications comme *Who's Who in Black Canada*, ce qui offrirait des outils de référence qui aideraient à réduire la dépendance aux modèles d'identification américains », suggère Roger Maclean.

L'équipe propose d'ailleurs de mettre sur pied des programmes anti-racistes non seulement dès l'école primaire, mais aussi dans les services publics afin de sensibiliser les enseignants. « Le Québec devient de plus en plus multiethnique; il n'y a aucune raison de ne pas soutenir davantage l'insertion des jeunes des communautés culturelles en réduisant l'impact des préjugés », conclut le chercheur Maclean.

PARTENAIRES

Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture
Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport

RÉFÉRENCE

L'identification des stratégies utilisées par les jeunes Caribéens pour atteindre le succès académique, Myrna Lashley et al., Collège John Abbott, 2005, 186 pages.

RÉSULTATS DE RECHERCHE

ÊTRE ORIGINAIRE DES CARAÏBES ET RÉUSSIR AU CÉGEP OU COMMENT FAIRE FACE AUX PRÉJUGÉS ?

CHERCHEURE PRINCIPALE

Myrna Lashley

Collège John Abbott

COCHERCHEURS

Caminee Blake, Université McGill

Matlub Hussain, Collège Dawson

Roger Maclean, Collège John Abbott

Toby Measham, Université McGill

Cécile Rousseau, Hôpital de Montréal pour enfants

DEPUIS PLUSIEURS ANNÉES, LE DÉCROCHAGE SCOLAIRE DES ÉLÈVES FIGURE COMME L'UNE DES PRINCIPALES PROBLÉMATIQUES À RÉSOUDRE EN MATIÈRE D'ÉDUCATION AU QUÉBEC. En 2007, les statistiques disponibles révèlent que les garçons abandonnent leurs études secondaires et collégiales en plus grand nombre que les filles. Or, au-delà de ce phénomène, très peu de données existent sur la trajectoire scolaire des élèves des communautés culturelles alors que les observations sur le terrain indiquent un taux d'abandon préoccupant. Afin de jeter un éclairage sur le sujet, une équipe de chercheurs de trois collèges anglophones de la grande région de Montréal, sous la responsabilité de Myrna Lashley du Collège John Abbott, a entrepris une recherche visant à mieux connaître les stratégies utilisées par les jeunes noirs originaires des Caraïbes dont la réalité continue d'être meublée de préjugés tenaces.

Ambitions et projets de vie

« Traditionnellement, dans les études nord-américaines sur le décrochage scolaire des jeunes noirs, les chercheurs avaient tendance à porter leur attention sur ce qui n'allait pas dans le processus d'adaptation de ces étudiants à leur milieu scolaire, explique Roger Maclean, cochercheur. Nous avons choisi de mettre davantage l'accent sur les aspects positifs de la réussite scolaire. » Dans le cadre d'une action concertée sur la

Québec 

Une réalisation de :
• Fonds de recherche sur la société et la culture
• Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport

persévérance et la réussite scolaires menée en collaboration entre le Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture et le ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport, l'équipe a analysé les stratégies privilégiées par 63 jeunes Caribéens (22 garçons et 41 filles) pour réussir leurs études collégiales. « Ces stratégies peuvent faire appel à des facteurs macrosociaux, institutionnels ou personnels », précise le chercheur. Les résultats de ces travaux devraient permettre d'identifier ce qui pourrait aider d'autres jeunes non seulement à persévérer, mais aussi à avoir des projets professionnels.

La recherche a d'abord permis de mieux connaître la réalité de ces jeunes Caribéens dont l'histoire de vie est marquée notamment par l'immigration et une expérience d'insertion dans une société qui n'est pas toujours accueillante à leur égard. Parmi l'échantillon de l'étude, la moitié était née au Québec et l'autre dans les Petites et Grandes Antilles des Caraïbes (un faible pourcentage était né en Angleterre). Parmi ceux qui ont émigré, 75 % sont venus rejoindre un membre de leur famille.

Malgré les difficultés importantes liées à l'immigration et, pour certains, au fait d'être éloignés de leur famille d'origine, ces étudiants ont de grandes ambitions. « La plupart affirment vouloir travailler fort et se sentent prêts à faire des sacrifices pour atteindre leurs buts », ont constaté les chercheurs. Un fort pourcentage de ces jeunes étudient en sciences sociales, suivis par ceux qui étudient dans les programmes de gestion, les programmes techniques et les programmes de sciences. Ils aspirent à des modes de vie centrés sur la sécurité financière et sur le besoin de vivre avec dignité.

Or, la recherche a permis de mettre en évidence à quel point la majorité d'entre eux ont peu de modèles d'identification dans les carrières qu'ils désirent poursuivre au sein de leur entourage ou de leur communauté immédiate. La plupart évoquent des personnalités médiatiques noires vues à la télévision américaine. Ce constat préoccupe les chercheurs qui voient dans cette rareté de modèles un obstacle de taille dans la concrétisation de leurs ambitions. Mais ces jeunes Caribéens ne sont pas totalement dépourvus de soutien. Plusieurs considèrent d'ailleurs leur mère comme la principale source d'encouragement dans leurs études.

Stratégies de réussite

En portant attention aux témoignages de ces jeunes, les chercheurs ont constaté que de nombreux stéréotypes continuent d'être véhiculés à leur sujet.

« La plupart affirment vouloir travailler fort et se sentent prêts à faire des sacrifices pour atteindre leurs buts. »

Même si la majorité des étudiants qui ont participé à l'étude ne croient pas avoir été exclus d'activités scolaires en raison de questions raciales, certains ont rapporté se sentir inconfortables en classe. « Les raisons de cet inconfort portent sur la discrimination ressentie et les perceptions qui en découlent, le contenu de certains cours et l'attitude de certains professeurs », constatent les chercheurs.

Pour combattre les conséquences négatives des stéréotypes, notamment sur les aspirations académiques et professionnelles, la recherche a découvert que les jeunes Caribéens déploient des efforts constants d'affirmation personnelle. « Ils canalisent souvent la colère provoquée par ces stéréotypes comme motivation supplémentaire pour réussir et contredire les préjugés, affirment les chercheurs. Ces stratégies de survie ont d'abord été utilisées à l'extérieur du système scolaire pour surmonter les difficultés dans leurs interactions quotidiennes et sont ensuite transposées dans le milieu de l'éducation. »

Les jeunes Caribéens pensent que l'influence négative des pairs, les problèmes financiers, le manque de soutien, la difficulté de se fixer des objectifs personnels et de gérer les problèmes de la vie sont les principales raisons du décrochage scolaire. « Comme stratégies de réussite, ces jeunes suggèrent aux décrocheurs potentiels de développer leur motivation personnelle, d'apprendre à reconnaître les conséquences de leurs décisions, et d'aller chercher de l'aide de leurs pairs et de leur famille », a relevé Roger Maclean, professeur également au Collège John Abbott.

Pour combattre les conséquences négatives des stéréotypes, notamment sur les aspirations académiques et professionnelles, la recherche a découvert que les jeunes Caribéens déploient des efforts constants d'affirmation personnelle.

Pistes de soutien

Qu'il s'agisse de la trajectoire scolaire des jeunes Caribéens ou d'autres étudiants appartenant à des minorités, les chercheurs affirment que l'école a sa part de responsabilité dans leur succès académique. « Les institutions scolaires doivent offrir un système de soutien continu pour aider les étudiants appartenant à des minorités qui subissent la discrimination à définir des objectifs professionnels et à développer des repères », affirment-ils. Ces étudiants ont besoin d'être aidés à se sentir partie prenante de la société québécoise et ils doivent être encouragés à faire des choix professionnels diversifiés dans tous les secteurs d'emplois.

mesures qui se démarquent le plus souvent pour avoir fait progresser davantage les élèves dans un aspect des épreuves en particulier sont celles qui travaillaient la langue dans des contextes de communication complexes, c'est-à-dire un cours de mise à niveau qui intégrait la lecture publique de textes littéraires et un cours de français écrit travaillant explicitement les stratégies de révision de textes.

Or, les chercheurs ne savent pas exactement ce qui fait des cours le type de mesure conduisant au plus grand progrès : leur durée, le fait qu'ils soient sanctionnés par une évaluation des apprentissages ou d'autres facteurs encore. L'équipe estime que cette formule d'aide est peut-être la plus efficace parce qu'elle couvre systématiquement plusieurs aspects de la langue écrite. Cependant, les chercheurs considèrent que ces résultats de recherche ne devraient pas porter les institutions d'enseignement à condamner les autres types de mesures d'aide. Pour toutes sortes de raisons, les élèves qui ont choisi l'aide individuelle ou les ateliers ne se seraient peut-être pas inscrits à des cours et auraient manqué l'occasion d'améliorer leurs compétences en français.

« Il est possible d'aider les élèves à progresser significativement en français écrit, mais il n'y a pas de recette miracle », affirme Pascale Lefrançois, qui estime que la combinaison de différentes mesures d'aide est peut-être ce qui fait le plus progresser les élèves, notamment au primaire et au secondaire. « Tout en se donnant l'orthographe comme objectif à travailler, il faut insister sur l'importance de situer l'enseignement de la langue dans des contextes réels de communication et de placer les textes au cœur de cet enseignement », conclut-elle.

PARTENAIRES

Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture
Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport

RÉFÉRENCE

Évaluation de l'efficacité des mesures visant l'amélioration du français écrit du primaire à l'université, Pascale Lefrançois et al., Université de Montréal, 2005, 515 pages.

Québec 

Une réalisation de :
• Fonds de recherche sur la société et la culture
• Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport

RÉSULTATS DE RECHERCHE

L'AMÉLIORATION DU FRANÇAIS ÉCRIT : LES INTERVENTIONS LES PLUS EFFICACES

CHERCHEURE PRINCIPALE

Pascale Lefrançois
Université de Montréal

DEPUIS LES ANNÉES 1980, TOUS LES ORDRES D'ENSEIGNEMENT AU QUÉBEC ONT SAISI L'URGENCE D'AMÉLIORER LES COMPÉTENCES DES ÉLÈVES EN FRANÇAIS ÉCRIT. Certaines évaluations avaient en effet révélé que la qualité de la langue écrite chez les jeunes méritait d'être rehaussée. Comparativement à leurs pairs français, belges et néo-brunswickois, les élèves québécois avaient les meilleurs résultats pour ce qui est de la capacité à structurer un texte, mais se voyaient dépassés par les Européens quant aux compétences linguistiques. Puisque la compétence en français écrit est un élément central de la réussite scolaire et de l'insertion professionnelle, plusieurs mesures d'aide ont été mises sur pied dans les écoles primaires et secondaires, les collèges et les universités. Or, aucune étude n'avait encore évalué l'efficacité de ces interventions. La chercheuse Pascale Lefrançois, professeure de didactique du français à l'Université de Montréal, a décidé, avec une équipe de collaborateurs, d'aller au fond des choses et d'évaluer non seulement l'efficacité réelle des mesures sur les compétences en français, mais aussi la perception qu'ont les enseignants et les élèves de cette efficacité. Une première au Québec.

Performance des élèves

Dans le cadre d'une action concertée sur la persévérance et la réussite scolaires menée en collaboration entre le Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture et le ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport, l'équipe de recherche a voulu apprécier l'effet de différentes mesures d'aide mises sur pied par des institutions d'enseignement pour améliorer la compétence à écrire de leurs élèves. « Un de nos objectifs était de comparer l'effet de ces mesures pour voir lesquelles mènent au plus grand progrès », explique Pascale Lefrançois. Pour réaliser son projet,

l'équipe de recherche s'est penchée sur les mesures d'aide mises en œuvre en 6^e année du primaire, en 5^e année du secondaire, au collégial et au premier cycle universitaire dans différentes institutions d'enseignement.

Au primaire et au secondaire, les mesures d'aide retenues par l'équipe étaient constituées des pratiques rapportées par les enseignants, tandis qu'au niveau postsecondaire, trois types de mesures ont été évalués : des ateliers, de l'aide individuelle et des cours. Les chercheurs ont ensuite administré aux élèves participants deux épreuves sous la forme d'un questionnaire évaluant les connaissances linguistiques et d'une production écrite, avant et après la mesure d'aide qu'ils ont reçue en 2003-2004. Il est important de noter que la sélection des participants reposait sur le volontariat des enseignants responsables des mesures, puis des élèves qui y étaient inscrits.

Les résultats de cette recherche évaluative ont permis de constater que les mesures d'aide ont eu un effet positif, en particulier sur la réussite au questionnaire au primaire et au postsecondaire ainsi qu'en production écrite au postsecondaire, et ce, autant chez les garçons que chez les filles. Dans tous les ordres d'enseignement, en production écrite, l'orthographe grammaticale constituait le type d'erreurs le plus répandu. « À cet égard, les élèves ont cependant amélioré leur performance au questionnaire », a constaté Pascale Lefrançois. Toutefois, au postsecondaire, l'équipe a noté que le progrès des élèves ayant bénéficié de mesures d'aide n'était pas significativement différent de celui d'un groupe contrôle ne recevant pas d'aide particulière en français. Cela ne signifie pas que les mesures d'aide ont été inutiles car, comme le soulignent les chercheurs, « rien ne nous permet de penser que ces élèves plus faibles auraient progressé autant que les plus forts s'ils n'avaient pas eu de soutien particulier. »

Les chercheurs ont aussi relevé qu'au postsecondaire, le progrès a été plus grand à l'épreuve du questionnaire chez les néofrancophones (ceux qui n'ont pas appris le français à la maison, mais qui ont toujours été scolarisés en français) et les allophones (ceux qui n'ont pas appris le français à la maison et qui ont été scolarisés en français à partir du secondaire ou plus tard) que chez les francophones. Mais aucune différence significative n'a fait surface en production écrite selon le profil linguistique. « Notre équipe a constaté ainsi que le fait d'avoir commencé à apprendre le français

Dans tous les ordres d'enseignement, en production écrite, l'orthographe grammaticale constituait le type d'erreurs le plus répandu.

tardivement n'est pas un obstacle à la performance et au progrès relatifs aux connaissances sur la langue, note Pascale Lefrançois. Mais les élèves n'ayant pas appris le français à la maison n'appliquent pas plus que les autres leurs connaissances sur la langue lorsqu'ils doivent produire un texte. »

Les chercheurs ont aussi découvert que les perceptions des enseignants et des élèves quant à l'efficacité des mesures d'aide varient d'un ordre d'enseignement à l'autre. Plus les élèves étaient âgés, plus leur perception de l'effet des mesures était semblable à celle de leurs enseignants et moins ils croyaient avoir atteint leurs objectifs grâce aux mesures d'aide. Bien qu'ils aient ciblé assez bien les problèmes des élèves au départ, les enseignants du primaire et du secondaire avaient tendance à surestimer l'impact des mesures d'aide, alors que ceux du postsecondaire sous-estimaient cet impact.

Types de mesures menant au progrès

« Les mêmes interventions didactiques n'ont pas nécessairement les mêmes effets dans les différents ordres d'enseignement », a constaté la chercheuse Lefrançois. En regardant de plus près les résultats, l'équipe s'est aperçue que, pour chaque ordre d'enseignement, certains types de mesures ont contribué davantage que d'autres au progrès des élèves. Par exemple, au primaire, il semble fort avantageux de faire réfléchir les élèves sur leurs types d'erreurs, leurs forces et leurs faiblesses (les pratiques métacognitives), de les faire travailler aussi en coopération et dans des situations authentiques tout en leur donnant des rétroactions régulières.

... les enseignants du primaire et du secondaire avaient tendance à surestimer l'impact des mesures d'aide, alors que ceux du postsecondaire sous-estimaient cet impact.

Au secondaire, les pratiques qui se sont révélées les plus efficaces amènent aussi les élèves à travailler le français dans des situations authentiques, mais pour eux, il est également souhaitable de proposer de courtes situations d'écriture, de créer des activités ludiques, d'analyser la langue et de les inciter à utiliser des ouvrages de référence. « Les enseignants atteignent aussi davantage leurs objectifs en se posant comme modèles devant les élèves et en faisant des présentations magistrales devant la classe », a noté Pascale Lefrançois.

Au collégial et à l'université, les cours constituent le type de mesure qui fait le plus progresser les élèves. Et, de façon plus précise, les deux

RÉSULTATS DE RECHERCHE

**L'ILLUSION D'INCOMPÉTENCE :
UN BIAIS NÉGATIF LOURD EN CONSÉQUENCES**

CHERCHEURE PRINCIPALE

Geneviève Marcotte

Université du Québec à Montréal (UQAM)

LE SENTIMENT DE COMPÉTENCE PERSONNELLE EST L'UNE DES CARACTÉRISTIQUES ESSENTIELLES AU BIEN-ÊTRE PSYCHOLOGIQUE. Or, certaines personnes, malgré des compétences manifestes et des habiletés mentales normales ou élevées, considèrent que leurs capacités d'apprendre sont limitées et perçoivent leurs compétences inférieures à la réalité. Ce phénomène, appelé l'illusion d'incompétence, serait même répandu chez certains enfants d'âge scolaire et aurait un lien avec le décrochage prématuré. Candidate au doctorat en psychologie à l'UQAM, Geneviève Marcotte a réalisé l'une des premières recherches sur le sujet au Québec auprès d'élèves de classes régulières. Frappée par l'ampleur du phénomène, elle a découvert que ces enfants ont une piètre estime d'eux-mêmes et pourraient entre autres bénéficier d'une restructuration cognitive, visant la modification des pensées négatives inadéquates en pensées aidantes afin de prévenir les « effets dévastateurs » qu'un tel biais peut provoquer.

Se croire incompetent

Mal connue et nettement moins étudiée que ne le sont, par exemple, la sous-performance scolaire et la résignation acquise, l'illusion d'incompétence a fait l'objet d'une recherche dans le cadre d'une action concertée sur la persévérance et la réussite scolaires menée en collaboration entre le Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture et le ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport. « En contexte scolaire, l'illusion d'incompétence se caractérise par un décalage négatif marqué entre les capacités réelles de l'élève et l'évaluation qu'il fait de ces dernières », explique la chercheuse.

Pour réaliser sa recherche doctorale, Geneviève Marcotte a réalisé une enquête auprès de 821 enfants inscrits en 3^e et en 4^e année dans

« Or, l'un des problèmes majeurs que nous rencontrons porte sur le fait que les enseignants ont de la difficulté à repérer les élèves qui sont aux prises avec une illusion d'incompétence », affirme Thérèse Bouffard. Pour contrer ce problème, les chercheuses suggèrent de sensibiliser les enseignants au discours qu'ils véhiculent en classe, notamment celui sur l'excellence qui aurait tendance à encourager un perfectionnisme négatif chez les enfants aux prises avec une faible estime d'eux-mêmes. Elles proposent que les enseignants diffusent des messages axés sur l'estime de soi à l'ensemble de la classe.

« De plus, il faudrait que les programmes de formation des enseignants incluent des cours sur le développement affectif et émotionnel de l'enfant, conclut Geneviève Marcotte. Le curriculum actuel est davantage axé sur la gestion de classe, le développement de portfolio et les aspects cognitifs de l'apprentissage, et ne prépare pas suffisamment les futurs enseignants à composer avec les problèmes de développement des enfants. »

PARTENAIRES

Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture
Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport

RÉFÉRENCE

Modèle prédictif du biais d'évaluation de sa compétence chez des enfants du primaire, Geneviève Marcotte, Université du Québec à Montréal (UQAM), 2007, 127 pages.

Québec 

Une réalisation de :
• Fonds de recherche sur la société et la culture
• Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport

17 écoles de la région montréalaise. Rencontrés sur deux années consécutives, les enfants ont répondu à plusieurs questionnaires visant notamment à mesurer leur habileté intellectuelle et leurs perceptions de compétence scolaire. « Avec des critères de mesure très conservateurs, la recherche a détecté que 20 % des enfants avaient une illusion d'incompétence », note Thérèse Bouffard, professeure en psychologie à l'UQAM et directrice de thèse de Geneviève Marcotte.

« La recherche a détecté que 20 % des enfants avaient une illusion d'incompétence. »

Le phénomène a une ampleur comparable autant chez les garçons que chez les filles, mais avec quelques variantes quant aux facteurs associés à ce phénomène. Par exemple, la chercheuse note que les garçons plus que les filles rapportent un perfectionnisme négatif, c'est-à-dire la mise en place de standards de réussite élevés ainsi que l'expression de honte en cas d'échec et d'insatisfaction persistante face au travail accompli. De leur côté, les filles ont une plus grande estime d'elles-mêmes que les garçons du même âge. « Cette découverte nous a surprises, reconnaît Thérèse Bouffard qui a supervisé la recherche doctorale. Cette réalité est sans doute liée au fait qu'à cet âge, la compétence scolaire est le premier déterminant de l'estime de soi, alors qu'au secondaire, l'apparence physique prend le dessus. »

Certaines variantes se sont aussi manifestées dans les matières de base. Ce constat concerne tant la motivation que les perceptions réfléchies de compétence, c'est-à-dire la perception de l'enfant du niveau de compétence que lui attribuent ses parents. Ainsi, en mathématiques, les garçons rapportent une motivation et des perceptions réfléchies de compétence plus élevées que les filles. À l'inverse, en français, les filles rapportent une motivation et des perceptions réfléchies de compétence plus élevées que les garçons. « Ces résultats sont sans doute le reflet de stéréotypes », estime Thérèse Bouffard.

Plusieurs conséquences

L'illusion d'incompétence, déjà clairement observable en 3^e année du primaire, s'accompagne de plusieurs conséquences négatives pour les élèves aux prises avec cette perception biaisée d'eux-mêmes. « Ces élèves ont des attentes de rendement plus faibles que les enfants ayant des perceptions de compétence ou d'efficacité élevées, note Geneviève Marcotte. Ils préfèrent aussi les travaux qui représentent peu de défis et

éprouvent plus d'anxiété devant l'évaluation. » Ces enfants seraient moins persévérants et autonomes, moins intéressés et plus ennuyés par l'apprentissage des matières scolaires.

La recherche a également découvert que les élèves ayant une illusion d'incompétence expliquent leurs réussites et leurs échecs par des raisons sur lesquelles ils ne peuvent exercer de contrôle. Par exemple, « ils sont enclins à attribuer leur succès à la chance, à leur habileté personnelle ou à l'aide reçue plutôt qu'aux efforts qu'ils peuvent contrôler », a constaté Geneviève Marcotte, surprise de l'ampleur du phénomène. « Être très perfectionniste et se fixer des standards d'excellence élevés a comme conséquence pour l'élève d'avoir plus souvent le sentiment de ne pas y arriver, et de vivre des émotions négatives comme la honte ou la culpabilité. »

Une autre étude de l'équipe de recherche de Thérèse Bouffard a relevé une baisse de rendement scolaire chez ces élèves, ce qui entraîne des questionnements quant aux effets à plus long terme, comme l'isolement social, l'abandon scolaire prématuré et les difficultés d'orientation au moment de choisir un métier ou une profession. « L'illusion d'incompétence a des effets dévastateurs sur l'enfant qui peut se sentir comme un véritable imposteur », explique Geneviève Marcotte.

Comment intervenir ?

« Se sentir compétent pour agir efficacement dans son environnement et avoir un certain contrôle sur le résultat de ses actions comptent parmi les besoins fondamentaux de l'être humain. »

« Se sentir compétent pour agir efficacement dans son environnement et avoir un certain contrôle sur le résultat de ses actions comptent parmi les besoins fondamentaux de l'être humain », renchérit la chercheuse. Bien que sa recherche ne porte pas sur les moyens à mettre en place chez les enfants affectés par l'illusion d'incompétence, la chercheuse suggère l'utilisation de la restructuration cognitive.

Corriger les distorsions cognitives et les attitudes dysfonctionnelles tout en améliorant l'estime de soi exige des ressources et du temps pour accompagner les enfants qui souffrent d'une illusion d'incompétence. Parmi les exercices recommandés pour rehausser l'estime de soi, la chercheuse insiste sur l'importance d'aider l'enfant, avec le soutien d'un adulte, à reconnaître ses qualités. Plusieurs interventions peuvent être réalisées en classe.

Louise Ménard. En *Technologie du génie électrique*, les étudiants ont dit manquer d'intérêt pour la discipline et avoir de la difficulté à s'adapter au cégep. » Cette recherche a cependant relevé que ces étudiants n'abandonnent pas pour autant leurs études. « La majorité ont entrepris une nouvelle formation ou envisagent de le faire. Leur passage au cégep ne leur a donc pas enlevé l'envie de poursuivre leurs études ou ne les a pas démotivés. »

Passages à favoriser

À la lumière des résultats de cette recherche, l'équipe estime qu'il est primordial de diffuser davantage l'information sur l'existence des passerelles dès l'entrée au DEP. « Il faut impliquer les intervenants des centres de formation professionnelle et des cégeps dans la transmission de l'information, affirme Louise Ménard. Nous avons vu à quel point il s'avère important de transmettre une information personnalisée et rassurante quant au potentiel de réussite des étudiants et de démystifier les difficultés en lien avec la formation générale et technique. »

Afin de s'assurer d'une meilleure harmonisation entre les DEP et les DEC, la chercheuse propose d'impliquer les responsables des deux ordres d'enseignement et de maintenir les mesures d'encadrement des élèves. La réussite de ces formules d'harmonisation pourrait aussi être renforcée en favorisant les relations entre les pairs et en fournissant de l'aide financière pour réduire le nombre d'heures travaillées. « C'est la formation d'une partie de notre main-d'œuvre spécialisée ainsi que l'avenir de nombreux élèves pour qui le parcours régulier n'est pas la meilleure voie qui est en jeu », conclut Louise Ménard.

PARTENAIRES

Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture
Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport

RÉFÉRENCE

Analyse de deux modalités d'expérimentation de l'harmonisation des programmes de formation professionnelle et technique et de leurs effets sur la persévérance et la réussite scolaires des élèves, Louise Ménard, Université du Québec à Montréal (UQAM), 2005, 117 pages.

Québec 

Une réalisation de :
• Fonds de recherche sur la société et la culture
• Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport

RÉSULTATS DE RECHERCHE

HARMONISER LES PROGRAMMES DE FORMATION PROFESSIONNELLE ET TECHNIQUE : DES EFFETS POSITIFS SUR LA PERSÉVÉRANCE ET LA RÉUSSITE SCOLAIRES

CHERCHEURE PRINCIPALE

Louise Ménard

Université du Québec à Montréal (UQAM)

AU QUÉBEC, JUSQU'EN 2001, LES JEUNES DÉTENTEURS D'UN DIPLÔME D'ÉTUDES PROFESSIONNELLES (DEP) NE POUVAIENT PAS ACCÉDER AUX PROGRAMMES DE FORMATION TECHNIQUE AU CÉGEP SANS COMPLÉTER LEUR FORMATION POUR OBTENIR UN DIPLÔME D'ÉTUDES SECONDAIRES (DES). Cette exigence décourageait de nombreux étudiants à poursuivre leur formation technique au niveau collégial. Soucieux de rehausser les taux d'inscription et de diplomation dans ces formations, le ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport a proposé, en modifiant les règles d'admission, d'harmoniser les programmes de formation professionnelle et technique des deux ordres, secondaire et collégial, afin d'attirer davantage d'étudiants et leur permettre de poursuivre des études collégiales. Bien que ces programmes « harmonisés » soient en réalité peu connus, certains centres de formation professionnelle et certains cégeps ont redoublé d'efforts pour informer et accompagner des étudiants désireux de poursuivre leurs études professionnelles en formation technique. Louise Ménard, professeure au département d'éducation et de pédagogie de l'UQAM, a entrepris en collaboration avec Charlotte Semblat, candidate au doctorat, d'évaluer les effets de ces mesures d'harmonisation sur la persévérance et la réussite scolaires. Les résultats sont fort positifs : la grande majorité des étudiants informés de cette formule d'harmonisation se sont montrés motivés à poursuivre au cégep et ont persévéré dans leur formation technique.

Facteurs de motivation

Réalisée dans le cadre d'une action concertée sur la persévérance et la réussite scolaires menée en collaboration entre le Fonds québécois de la

recherche sur la société et la culture et le ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport, cette recherche s'est penchée plus particulièrement sur les programmes *Techniques de l'informatique* et *Technologie du génie électrique* au cégep. « Nous cherchions à comprendre d'abord ce qui motive les élèves à poursuivre en formation technique, explique Louise Ménard. Ensuite, nous avons suivi leur cheminement scolaire dans les programmes techniques harmonisés afin de mieux évaluer si cette formule les incitait à persévérer. »

Des entrevues semi-dirigées ont été réalisées entre 2003 et 2005 auprès de 149 élèves de neuf centres de formation professionnelle, à différents moments de leur formation, et des membres de la direction, des professionnels et des enseignants impliqués dans deux cégeps. « Nous avons découvert que les élèves qui sont motivés à poursuivre au collégial avaient déjà de l'intérêt pour les études au cégep au moment de leur inscription au DEP, a constaté la chercheure. Ils étaient aussi fort intéressés par leur domaine d'études et souhaitaient améliorer leurs perspectives d'emploi. »

Outre ces facteurs de motivation, ces élèves étaient plus nombreux à avoir été personnellement informés de l'existence du programme harmonisé. « Ils ont été rassurés autant par le cégep que par leur centre de formation professionnelle, précise Louise Ménard. Et, fait important, ces étudiants n'appréhendaient pas de difficultés financières en poursuivant leurs études au collégial. »

Parmi les étudiants interrogés, la chercheure a relevé que ceux qui n'étaient pas motivés à poursuivre leurs études techniques n'avaient souvent pas été informés de l'existence du programme harmonisé. « Ces étudiants considéraient leur DEP comme suffisant pour atteindre leurs objectifs, indique Louise Ménard. Ils étaient rebutés également par les cours de formation générale et le niveau trop théorique de la formation technique. » Comparativement à ceux qui ont choisi de poursuivre, ces étudiants étaient découragés par la durée du DEC et appréhendaient des difficultés financières.

Impact positif

« En général, les élèves inscrits au programme harmonisé réussissent et persévèrent dans leurs études », affirme la chercheure. L'équipe de

« En général, les élèves inscrits au programme harmonisé réussissent et persévèrent dans leurs études. »

recherche a constaté que les étudiants ont poursuivi pour les mêmes raisons que leur motivation initiale, soit d'améliorer leurs perspectives d'emploi et par intérêt pour leur domaine d'études. « Les taux de réussite sont très élevés », note Louise Ménard. En *Techniques de l'informatique*, les taux varient, selon les cohortes étudiées, entre 76 % et 90 % en formation technique et entre 65 % et 89 % en formation générale. Du côté du programme *Technologie du génie électrique*, les taux oscillent entre 62 % et 90 % en formation technique et entre 63 % et 91 % en formation générale.

« Ces élèves considèrent généralement que leur passage au DEP a été un atout pour leur formation technique, explique la chercheure. Nous avons observé aussi que les élèves des deux programmes s'entraident et s'encouragent mutuellement de façon remarquable. » Ils ont su profiter des différentes mesures de soutien et d'encadrement mises en place dans les deux cégeps participant à l'étude en allant chercher de l'aide au besoin. Du point de vue des enseignants, ils demandent toutefois à être davantage encadrés et rassurés que les élèves du cursus régulier.

Les étudiants qui ont persévéré sentent avoir été bien accueillis au cégep, ils se sont bien intégrés et vivent leur expérience scolaire globale de façon positive. Lorsqu'ils ont besoin d'aide, ils savent où aller la chercher (le plus souvent auprès des enseignants, des pairs et des centres d'aide) et la considèrent satisfaisante.

Parmi ceux qui ont abandonné, la chercheure a noté que ces étudiants demandaient rarement de l'aide et celle qu'ils ont reçue n'a pas eu d'effet sur leur réussite.

Face à leur engagement académique, cette recherche a aussi relevé que les étudiants profitant du programme harmonisé veulent terminer leur DEC et certains ont l'intention de poursuivre à l'université. « L'analyse des entrevues indique aussi qu'ils pensent devoir investir plus de temps dans leurs études et leurs devoirs », a constaté Louise Ménard en précisant que la moitié d'entre eux consacre plus de 15 heures par semaine à un emploi.

Parmi ceux qui ont abandonné, la chercheure a noté que ces étudiants demandaient rarement de l'aide et celle qu'ils ont reçue n'a pas eu d'effet sur leur réussite. « En *Techniques de l'informatique*, ils nous ont expliqué avoir eu l'impression de ne rien apprendre à cause de la redondance du contenu et des approches pédagogiques mal adaptées, ajoute

chercheuses, qui estiment aussi que la lecture et l'écriture devraient être enseignées conjointement. « La langue écrite est un seul et même objet qui peut être considéré sous deux versants, soit en réception ou en production. Il faut sensibiliser davantage les élèves et les enseignants au fait que la lecture et l'écriture sont des processus. »

Pour mettre en œuvre cette vision, l'équipe recommande que la formation continue des enseignants soit une priorité dans les années à venir. Les chercheuses sont convaincues que les enseignants ont besoin de faire le point sur leurs pratiques afin de remettre certaines d'entre elles en question, de juger celles qui leur sont proposées, de les mettre à l'essai, d'évaluer ce que ces nouvelles pratiques leur apportent, bref, de prendre le temps de réfléchir à leur enseignement tout en étant accompagnés.

« Un moyen efficace de diffuser et de former à de nouvelles connaissances est de mettre en place des recherches collaboratives entre les milieux de la recherche et le milieu scolaire afin d'enrichir les pratiques pédagogiques et les données scientifiques qui sont issues du contexte scolaire québécois, concluent les chercheuses. Les recherches collaboratives au sein des écoles primaires doivent être soutenues par tous les moyens possibles. »

PARTENAIRES

Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture
Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport

RÉFÉRENCE

Une approche intégrée de l'orthographe pour soutenir l'apprentissage et surmonter les difficultés du français écrit à l'école primaire,
Marie-France Morin et al., Université de Sherbrooke, 2006, 66 pages.

Québec 

Une réalisation de :
• Fonds de recherche sur la société et la culture
• Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport

RÉSULTATS DE RECHERCHE

SURMONTER LES DIFFICULTÉS DU FRANÇAIS ÉCRIT AU PRIMAIRE : UNE APPROCHE INTÉGRÉE DE L'ORTHOGRAPHE

CHERCHEURE PRINCIPALE
Marie-France Morin
Université de Sherbrooke

COCHERCHEURE
Isabelle Montésinos-Gelet
Université de Montréal

AU QUÉBEC COMME DANS LA PLUPART DES SOCIÉTÉS OCCIDENTALES, LE DÉVELOPPEMENT DE LA LITTÉRATIE EST DÉSORMAIS RECONNU COMME UN DES ENJEUX MAJEURS DE LA SCOLARISATION. Bien que les récentes orientations énoncées par le ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport mettent l'accent sur ces compétences, les difficultés d'apprentissage en lecture et en écriture continuent de poser problème et restent associées à l'échec scolaire. Dans ce contexte, il est apparu essentiel à Marie-France Morin, professeure en adaptation scolaire et sociale à l'Université de Sherbrooke, et à Isabelle Montésinos-Gelet, professeure en didactique à l'Université de Montréal, de contribuer à l'amélioration de la qualité du français écrit chez les élèves du primaire. Ces chercheuses ont réalisé une recherche unique au Québec en introduisant une approche intégrée de l'apprentissage de l'orthographe – le problème majeur des élèves – par le recours à la littérature de jeunesse pour favoriser le développement des compétences en français écrit. La recherche a porté fruit : cette approche favorise un plus grand éveil à l'écrit, une progression en lecture et une habileté à produire des textes de meilleure qualité.

Principes de l'approche intégrée

Réalisée dans le cadre d'une action concertée sur la persévérance et la réussite scolaires menée en collaboration entre le Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture et le ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport, la recherche visait principalement à vérifier l'impact d'une nouvelle approche de l'apprentissage de l'orthographe chez les élèves des trois cycles d'une école primaire.

Au Québec, 52,5 % des élèves sont classés fragiles ou incompetents en écriture aux épreuves de français en troisième année du primaire et plus de garçons que de filles sont concernés par ce problème. « Considérant que la maîtrise du français est au cœur de l'apprentissage et constitue un élément-clé de la réussite scolaire, il nous est apparu fondamental de penser à de nouvelles approches didactiques », expliquent les chercheuses. « L'approche intégrée repose sur une vision globale de la lecture et de l'écriture considérées comme des pratiques socioculturelles où les enfants jouent un rôle essentiel dans leurs apprentissages », précisent-elles.

L'approche consistait en dix séquences didactiques visant à développer des compétences en culture littéraire, en lecture, en écriture, en syntaxe, en orthographe et en vocabulaire. Ces séquences ont été construites autour d'œuvres de littérature de jeunesse afin de respecter une vision signifiante et globale de l'apprentissage de la langue écrite.

La recherche a été menée au sein de 19 classes du préscolaire et du primaire (12 classes expérimentales et 7 classes contrôles) d'une école primaire de niveau socioéconomique moyen de la Montérégie. Au total, 414 élèves du préscolaire et du primaire, soit âgés de 6 à 11 ans, ont participé à cette recherche. Tous les enseignants du groupe expérimental ont adopté l'approche intégrée pour une période de dix semaines.

Rapport positif à la langue écrite

Afin d'évaluer l'efficacité de l'approche intégrée, un prétest et un post-test ont été administrés aux élèves. « Les résultats obtenus en maternelle indiquent que l'approche intégrée favorise l'éveil à l'écrit et le développement de connaissances des lettres qui sont considérées comme des prédicteurs importants de la réussite en lecture lors de l'entrée au premier cycle du primaire, notamment chez les élèves à risque », ont relevé les chercheuses. Sur le plan statistique, bien que l'approche n'ait pas produit d'effets importants sur le développement de la compétence à lire, que ce soit en décodage ou en compréhension, certains élèves vivant des difficultés d'apprentissage ont témoigné d'une progression en lecture.

L'évaluation de cette approche a permis de découvrir qu'elle semble particulièrement bénéfique pour le développement des compétences ortho-

*Au Québec, 52,5 %
des élèves sont classés
fragiles ou incompetents
en écriture aux épreuves
de français en troisième
année du primaire.*

graphiques en début de scolarisation, ce qui laisse supposer que cette avenue pédagogique permet aux élèves d'avoir accès plus facilement aux différentes dimensions du français écrit (tant pour l'aspect phonologique que pour l'aspect morphologique). « Concernant la production de textes, nous avons constaté que l'approche vécue par les classes expérimentales a permis aux élèves d'augmenter leur habileté à produire des textes de meilleure qualité, ce qui met bien en lumière l'importance d'établir des liens entre les activités de lecture et celles d'écriture », affirment les chercheuses.

Les résultats découlant d'analyses corrélationnelles témoignent aussi du fait que la lecture, l'écriture, la motivation, l'appréciation et la culture sont interreliées. « Cette vision préconisée par l'approche intégrée est bénéfique à la fois aux filles et aux garçons. »

Littérature de jeunesse comme outil didactique

Cette recherche a contribué à une meilleure compréhension des mécanismes impliqués dans l'appropriation de l'écrit et des difficultés sous-jacentes en mettant l'accent sur l'intégration de connaissances orthographiques suscitant le recours à la littérature de jeunesse. « Elle a enrichi notre compréhension des difficultés que vivent les élèves du primaire avec la langue écrite », constatent les chercheuses, en précisant l'importante contribution de ce projet au domaine de la didactique du français. Les résultats de cette recherche novatrice ouvrent ainsi la voie à d'autres recherches.

*Les résultats de cette
recherche novatrice ouvrent
ainsi la voie à d'autres
recherches.*

« Nous avons également pu approfondir la question des conditions d'implantation d'innovations pédagogiques, ajoutent les chercheuses. Nous avons constaté que pour favoriser une appropriation optimale de l'approche par les enseignants, plus de temps serait nécessaire ainsi qu'une formation plus poussée sur les fondements conceptuels de l'approche et ses implications pédagogiques. »

Le recours aux livres de littérature de jeunesse est déjà encouragé pour favoriser le développement de la compétence à apprécier des œuvres littéraires. Les résultats de cette étude indiquent que ce recours est tout aussi profitable pour le développement des compétences langagières en lecture et en écriture. « Il serait important de considérer le livre jeunesse comme un outil didactique vraiment efficace au primaire », suggèrent les

RÉSULTATS DE RECHERCHE

**LA RÉUSSITE SCOLAIRE ÉVALUÉE
SOUS L'ANGLE DE L'ATTACHEMENT**

CHERCHEURE PRINCIPALE

Ellen Moss

Université du Québec à Montréal (UQAM)

Les résultats de sa recherche peuvent aussi aider les intervenants en milieu scolaire en les orientant sur certains indices permettant d'identifier les enfants présentant des comportements de désorganisation élevée, sans toutefois négliger ceux qui présentent des déficits en matière de motivation scolaire, mais qui n'affectent pas leur rendement ou leurs comportements en classe. « Il est évident que les troubles extériorisés comme la turbulence et l'agression sont plus spectaculaires et dérangeants dans une classe que l'anxiété et le repli sur soi », note la chercheuse. Or, ces troubles intériorisés expriment aussi une détresse chez l'enfant. « Il serait alors important de sensibiliser davantage le personnel scolaire à la détection de ce type de troubles qui, il faut le souligner, sont aussi plus difficiles à cerner par l'ensemble des intervenants en santé mentale », conclut Ellen Moss.

PARTENAIRES

Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture
Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport

RÉFÉRENCE

Les rôles de l'attachement et des processus individuels et familiaux dans la prédiction de la performance scolaire, Ellen Moss, Université du Québec à Montréal (UQAM), 2005, 24 pages.

IL EST BIEN CONNU MAINTENANT QUE LES RELATIONS D'ATTACHEMENT ENTRE UN ENFANT ET SON PARENT INFLUENT L'ADAPTATION SOCIALE. Depuis la fin des années 1960, les psychologues cherchent à comprendre les liens entre les différents types d'attachement et les problèmes de développement des enfants. Or, très peu d'études ont évalué le lien entre les relations d'attachement et l'adaptation scolaire. Œuvrant dans ce domaine depuis une vingtaine d'années, Ellen Moss, professeure au département de psychologie de l'UQAM, s'est intéressée aux liens entre la qualité de la relation d'attachement à la mère et la prédiction de l'adaptation scolaire chez les préadolescents (11-12 ans), une période de l'enfance peu étudiée dans les études développementales. Cette recherche longitudinale a confirmé l'hypothèse de la chercheuse : les enfants ayant développé un type d'attachement insécurisé et désorganisé face à leur parent ont de sérieux problèmes d'adaptation et de réussite à l'école.

Types d'attachement et réussite scolaire

Réalisée dans le cadre d'une action concertée sur la persévérance et la réussite scolaires menée en collaboration entre le Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture et le ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport, l'étude a porté sur 79 dyades mère-enfant (40 filles, 39 garçons) de différents milieux socioéconomiques, évaluées avant l'entrée à l'école, puis lorsque l'enfant avait entre 6 et 9 ans, et à la préadolescence. Les résultats de la présente étude s'inscrivent donc dans la 3^e phase de l'étude longitudinale.

« De façon générale, nos résultats démontrent que les habiletés métacognitives et intellectuelles des enfants prédisent leur réussite scolaire »,

Québec 

Une réalisation de :
• Fonds de recherche sur la société et la culture
• Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport

affirme Ellen Moss. Cependant, les enfants qui demeurent dans un milieu familial caractérisé par la pauvreté, l'hostilité conjugale et le stress parental réussissent moins bien à l'école. « Nous avons vraiment pu observer à quel point un environnement stressant peut affecter la capacité des enfants à se concentrer à l'école. »

Outre ces observations, Ellen Moss a poussé l'analyse plus loin pour relever l'impact de la relation d'attachement sur la réussite scolaire. La définition utilisée pour les relations d'attachement provient d'une typologie connue en psychologie qui repose sur quatre types distincts d'attachement (sécurisé, évitant, ambivalent et désorganisé) dont chacun a des répercussions sur le développement de l'enfant et, surtout, sur sa capacité d'adaptation sociale. Ces types d'attachement influencent fortement les façons de communiquer des enfants, leur estime de soi et leur capacité à gérer le stress et les émotions.

« Dans une relation de type sécurisé, le donneur de soins se distingue par sa sensibilité aux demandes d'attention et aux problèmes physiques et émotionnels de son enfant, explique Ellen Moss. L'enfant sécurisé qui a connu des soins cohérents, sensibles et attentifs à ses besoins parvient à établir un meilleur équilibre entre l'exploration autonome de son environnement et la dépendance à l'égard de son parent. » Les enfants présentant les trois autres types d'attachement plutôt insécurisés ne peuvent être complètement rassurés par leur parent en situation de détresse. Ces enfants vont soit minimiser l'expression de leur détresse, soit présenter une immaturité excessive et des comportements conflictuels ou encore démontrer une grande appréhension en présence du parent. « Dans ces relations d'attachement où le donneur de soins est inaccessible ou répond de manière inconsistante aux besoins de l'enfant, les interactions entre le parent et l'enfant interfèrent souvent avec l'exploration de l'environnement et le jeu », précise Ellen Moss. La chercheuse a constaté que les enfants qui semblent le plus en détresse sont ceux présentant un type désorganisé associé à des comportements menaçants de la part du parent. Ces enfants sont désorientés et manifestent des comportements contradictoires d'approche et d'évitement à l'endroit du parent et de l'appréhension en sa présence.

Parmi l'échantillon de l'étude, 56 % des enfants observés avaient un attachement sécurisé, 17 % un attachement évitant, 12 % un attachement

« Nous avons vraiment pu observer à quel point un environnement stressant peut affecter la capacité des enfants à se concentrer à l'école. »

ambivalent et 15 % un attachement désorganisé. La chercheuse a découvert que, en comparaison aux enfants qui ont un attachement sécurisé à leur mère, les enfants dont l'attachement est ambivalent et désorganisé sont les plus à risque de développer des difficultés sur le plan académique à la préadolescence et de manifester des problèmes de comportement. « Ces enfants présentent de moins bons résultats, moins de motivation, moins de capacités d'autocontrôle et ont une plus faible estime de soi », a relevé la chercheuse.

Il est connu que plus l'enseignant perçoit sa relation avec l'enfant comme étant positive, plus celui-ci réussit sur le plan académique. « Toutefois, selon cette étude, l'attachement au parent représente un meilleur prédicteur de la réussite scolaire de l'enfant que sa relation avec l'enseignant », a également constaté Ellen Moss.

Interventions familiales et scolaires

« Sur le plan de l'intervention, notre recherche confirme l'importance d'inclure les parents dans toute intervention concernant les enfants les plus à risque et de travailler sur les relations au sein de la famille, tout autant que sur les comportements de l'enfant dans le contexte scolaire », indique Ellen Moss. La recherche a bien montré que les enfants présentant un attachement insécurisé, particulièrement ceux qui ont des comporte-

« Il faut intervenir tôt dans la relation d'attachement parent-enfant, lors de la petite enfance et de la période préscolaire, pour favoriser la sécurité affective. »

ments contrôlants/punitifs à l'égard de leur parent, risquent de développer des troubles d'adaptation à l'école. « Ce mode relationnel où l'enfant est hostile et coercitif envers son parent est peut-être le reflet d'un mode d'agression défensive que l'enfant généralise aux autres relations, d'où la présence plus élevée de problèmes extériorisés à l'école », explique la chercheuse. Elle fait l'hypothèse que

l'anxiété, l'hypervigilance et la colère ressenties par ces enfants interfèrent avec leur rendement scolaire.

Cette recherche a ainsi une portée clinique importante. « Il faut intervenir tôt dans la relation d'attachement parent-enfant, lors de la petite enfance et de la période préscolaire, pour favoriser la sécurité affective », soutient Ellen Moss. Elle considère d'ailleurs qu'il est possible, par des interventions intensives, d'améliorer la capacité parentale afin de mieux répondre aux besoins des enfants.

Steven Rosenfield et son équipe sont convaincus que plusieurs mesures pourraient déjà être instaurées afin de renverser la tendance du faible attrait pour les sciences et de l'abandon en cours de formation. « Il est reconnu parmi les chercheurs en éducation que la façon d'enseigner les disciplines scientifiques est désuète », affirme Steven Rosenfield. Selon ce mathématicien, il devrait y avoir un effort concerté pour augmenter la qualité et la quantité d'enseignement en sciences, notamment en chimie et en physique, avant les cours formels de 4^e et 5^e secondaire. D'autant plus que les attitudes des étudiants face aux mathématiques et aux sciences se forment bien avant l'école secondaire. « Les jeunes élèves qui montrent un attrait pour les sciences devraient être repérés, stimulés et soutenus davantage par leur enseignant », considère-t-il.

« Tous les professeurs doivent être conscients des liens entre les perceptions du contexte d'apprentissage des étudiants et leur persévérance », recommande l'équipe. Si un professeur n'a pas l'intention de créer un contexte d'apprentissage interactif dans sa classe, il est fort probable que les étudiants le perçoivent. À ce sujet, l'équipe préconise que les administrateurs des cégeps et le MELS encouragent par tous les moyens possibles des activités de perfectionnement professionnel pour les enseignants au niveau collégial. « Comme ceux-ci n'ont pas eu à suivre une formation en pédagogie avant de pouvoir enseigner, contrairement à leurs collègues au niveau secondaire, il est impérieux qu'ils puissent avoir accès aux résultats des recherches en éducation et aux pratiques les plus prometteuses qui sont déjà connues », concluent les chercheurs.

PARTENAIRES

Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture
Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport

RÉFÉRENCE

Étude des facteurs aptes à influencer la réussite et la rétention dans les programmes de sciences aux cégeps anglophones, Steven Rosenfield et al., Collège Vanier, 2005, 239 pages.

RÉSULTATS DE RECHERCHE

PERSÉVÉRER EN SCIENCES AU CÉGEP : L'IMPORTANCE CRUCIALE DU CONTEXTE D'APPRENTISSAGE

CHERCHEUR PRINCIPAL

Steven Rosenfield
Collège Vanier

COCHERCHEURS

Helena Dedic, Collège Vanier
Leslie Dickie, Collège John Abbott
Eva Rosenfield, Collège Champlain
Mark Aulls, Richard Koestner, Université McGill
Aaron Krishtalka, Ken Milkman, Collège Dawson
Philip Abrami, Université Concordia

ALORS QUE LE 21^E SIÈCLE EXIGERA UNE MAIN-D'ŒUVRE DE PLUS EN PLUS QUALIFIÉE POUR RÉPONDRE AUX IMPÉRATIFS DE LA SOCIÉTÉ DU SAVOIR, LE QUÉBEC RISQUE, À MOINS D'UN REVIREMENT DE SITUATION, DE CONNAÎTRE UNE PÉNURIE DE SCIENTIFIQUES. Les chercheurs en éducation sont unanimes : l'attrait pour les études scientifiques n'a jamais été aussi faible. Depuis 20 ans, la tendance s'est même aggravée : 50 % des étudiants au niveau collégial inscrits dans les programmes scientifiques décident de choisir un autre programme d'études en cours de route. Et les universités québécoises forment moins de diplômés en sciences que celles des autres pays membres de l'Organisation de la coopération et du développement économique (OCDE). Or, le problème ne porte pas sur les aptitudes académiques, mais bien sur la persévérance à poursuivre de telles études. De plus, les filles au cégep quittent les programmes scientifiques en plus grand nombre (51 %) que les garçons (44 %). Préoccupée par un taux si élevé d'abandon, une équipe de chercheurs du Collège Vanier, sous la direction de Steven Rosenfield, professeur en mathématique, a voulu aller au fond des choses et identifier, non pas ce qui pose problème, mais, au contraire, les facteurs de persévérance et de réussite dans les programmes de sciences au cégep.

Québec 

Une réalisation de :
• Fonds de recherche sur la société et la culture
• Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport

Apprendre en contexte interactif

Dans le cadre d'une action concertée sur la persévérance et la réussite scolaires menée en collaboration entre le Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture et le ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport (MELS), l'équipe de chercheurs a sondé une cohorte d'étudiants inscrits au programme de sciences de la nature en 2003 dans quatre cégeps anglophones de Montréal. De cette cohorte, près de 20 % ont abandonné lors de la première année d'études collégiales et 15 % au cours de la deuxième année. Parmi les finissants, seulement 53 % ont l'intention de poursuivre en sciences à l'université.

Parmi les finissants, seulement 53 % ont l'intention de poursuivre en sciences à l'université.

À partir de questionnaires administrés en trois temps, soit au début des études, après le premier semestre et à la fin des études collégiales, les chercheurs ont constaté que les caractéristiques du contexte d'apprentissage figuraient comme un des facteurs les plus déterminants quant à la persévérance des étudiants. « Lorsque le contexte est conçu pour promouvoir la participation des étudiants dans des activités d'expérimentation plutôt que de focaliser sur des activités plus passives de mémorisation, la motivation et l'apprentissage chez les garçons et les filles ont tendance à augmenter », a découvert l'équipe de Steven Rosenfield.

Or, ce type d'approche, davantage centrée sur la construction active de connaissances et l'autonomie des étudiants, n'est pas tellement répandue dans les cégeps au Québec, et encore moins dans les programmes scientifiques. Parmi les enseignants sondés dans le cadre de cette recherche, seulement 35 % sont enclins à créer ce type d'environnement, alors que 46 % disent utiliser des pratiques pédagogiques plutôt associées au transfert traditionnel de connaissances et 19 % ont des pratiques qui n'ont pu être clairement identifiées par les chercheurs.

Ce portrait est préoccupant, car les recherches ont bien montré que plus un contexte d'apprentissage favorise la collaboration plutôt que la compétition, la compréhension conceptuelle profonde plutôt que de surface et l'implication active des étudiants, plus ces derniers restent attirés par les disciplines scientifiques. Ce type d'approche est d'ailleurs au cœur du renouveau pédagogique instauré en 2001 par le MELS au niveau primaire et au premier cycle du secondaire. « Puisque cette approche est

moins courante au niveau collégial, expliquent les chercheurs, le passage entre l'école secondaire et le cégep risque d'augmenter la mauvaise perception du contexte d'apprentissage chez les étudiants en sciences. »

Sentiment de compétence personnelle

Grâce à cette recherche, les chercheurs ont aussi pu relever que le sentiment d'autoefficacité ou de compétence personnelle est particulièrement fort chez les étudiants qui persèverent dans les programmes scientifiques au cégep. « Les étudiants qui ont abandonné leurs études en sciences n'étaient pas moins forts sur le plan académique, ils avaient le potentiel et les notes pour réussir, affirment les chercheurs, mais ils deviennent moins confiants dans leur capacité à faire face aux tâches en sciences après un premier semestre d'études dans un programme scientifique au cégep. » Les garçons gardent un sentiment de compétence un peu plus élevé que les filles.

Pourquoi davantage de filles que de garçons décident de choisir une autre voie ? « Nous ne connaissons pas encore les causes exactes de cette réalité », reconnaît Helena Dedic, cochercheuse. Même si le sentiment de compétence personnelle joue un rôle fondamental dans la perception qu'un

« Les étudiants qui ont abandonné leurs études en sciences n'étaient pas moins forts sur le plan académique. »

élève a de sa capacité à réussir des études scientifiques, les chercheurs notent que ce fait n'est pas suffisant pour expliquer la persévérance. Il n'y avait pas de différence significative entre les perceptions des garçons et des filles quant aux contextes d'apprentissage. Cependant, des différences significatives

ont été trouvées sur la façon dont les perceptions des garçons et des filles influencent leur persévérance. Lorsque le contexte d'apprentissage est perçu de façon à soutenir l'autonomie, les filles persèverent davantage, alors qu'il n'y avait pas de telle corrélation chez les garçons. L'impact de ces perceptions varie également entre les garçons et les filles quant à la fréquence d'émotions positives qui, en retour, jouent un rôle médiateur dans leur persévérance scolaire.

Revoir l'enseignement des sciences

Même si la problématique de la persévérance et de la réussite dans les programmes scientifiques continue d'être un vaste sujet à explorer,

de mieux sélectionner les élèves nécessitant du soutien et facilite la différenciation des actions », a constaté l'équipe de recherche.

Afin de favoriser des résultats positifs maximaux, les chercheurs préconisent le développement d'une culture de la concertation autour de projets communs et la constitution d'équipes efficaces, une démarche nettement tournée vers la résolution de problèmes. « En travaillant en concertation, les ressources sont mieux utilisées et cet espace permet d'échanger des expériences positives et de transférer les meilleures pratiques. » Les chercheurs soulignent également que les relations entre participants de plusieurs établissements en concertation sur le terrain peuvent provoquer un changement dans le système formel des services, rendant possible un projet d'action centré sur la participation de l'élève.

Plusieurs défis restent néanmoins à relever. Par exemple, comment l'école pourrait-elle accroître sa fonction de résilience auprès des enfants dont les parents ont des problèmes de santé mentale, de toxicomanie ou d'alcoolisme? Comment favoriser la compatibilité des plans d'intervention en milieu scolaire et de ceux de la DPJ? À titre préventif, les chercheurs encouragent fortement la mise en œuvre de projets de soutien et d'éveil à la lecture et à l'écriture, de tutorat et d'ateliers de communication avec les parents.

PARTENAIRES

Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture
Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport

RÉFÉRENCE

J'instruis, tu prends le virage milieu, nous qualifions... des efforts conjugués pour développer un partenariat école - parents - intervenants - communauté : problématique, méthodologie, modèles (tome 1), Teresa Sheriff et al., Centre jeunesse de Québec - Institut universitaire, 2005, 83 pages.

RÉSULTATS DE RECHERCHE

LA RÉUSSITE SCOLAIRE DES ÉLÈVES À RISQUE : UN MODÈLE D'INTERVENTION AXÉ SUR LA CONCERTATION

CHERCHEUSE PRINCIPALE

Teresa Sheriff

Centre jeunesse de Québec - Institut universitaire

COCHERCHEURS

José Lopez Arellano, Richard Carrier

Centre jeunesse de Québec - Institut universitaire

CERTAINS ENFANTS DÉMARRENT LEUR VIE DANS DES CONTEXTES QUI, MALHEUREUSEMENT, FREINENT LEUR DÉVELOPPEMENT. Les enfants dits « à risque », suivis par la Direction de la protection de la jeunesse (DPJ), présentent sans doute les problèmes les plus graves sur le plan de leur développement social et affectif. Consciente des défis que pose leur réussite scolaire, une équipe de chercheurs, sous la direction de Teresa Sheriff, anthropologue-chercheuse au Centre jeunesse de Québec - Institut universitaire, a réalisé une recherche-action visant à modéliser les meilleures pratiques de concertation mises en branle entre acteurs de différentes organisations concernées par les élèves à risque d'échec et de décrochage scolaire. Cette recherche a permis de mieux comprendre les gradients de difficulté scolaire qu'éprouvent ces élèves et d'élaborer un modèle favorisant l'action concertée selon une approche systémique centrée sur les solutions.

Élèves à risque

Réalisée dans le cadre d'une action concertée sur la persévérance et la réussite scolaires menée en collaboration entre le Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture et le ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport, la recherche-action, menée entre 2003 et 2005, a impliqué trois écoles primaires d'un quartier défavorisé de la région de Québec. Ces écoles sont fréquentées par des élèves dont le pourcentage de mère sans diplôme et de père inactif est de près de 35 %. Elles sont aussi caractérisées par un pourcentage plus élevé (17 % comparativement à 12 %) que la moyenne nationale d'enfants intégrés dans un programme d'intervention individualisé.

Québec 

Une réalisation de :
• Fonds de recherche sur la société et la culture
• Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport

L'objectif général de la recherche était de développer, en partenariat avec les écoles, le Centre jeunesse de Québec – Institut universitaire et les organismes communautaires, un modèle de concertation autour des plans de services concertés pour les élèves à risque d'échec et de décrochage scolaire et leurs familles. « Le programme vise d'abord à éviter l'expulsion scolaire de jeunes ayant des problèmes de comportement importants, explique Teresa Sheriff. Son objectif ultime est d'aider le jeune rapidement et efficacement afin que son comportement s'améliore suffisamment pour lui permettre de réintégrer un parcours scolaire régulier. » Le plan d'intervention bâti par l'école et le plan de services concertés doivent se traduire en projet d'action pour l'élève.

Les enfants suivis pour négligence grave constituaient 34 % de tous les cas répertoriés au Centre jeunesse de Québec et 44 % étaient placés en famille d'accueil. « Leur situation est difficile à tous points de vue, a constaté l'équipe. Si elles ne sont pas résolues à temps, les difficultés de certains élèves peuvent prendre des dimensions insoupçonnées. » Les chercheurs estiment que ces enfants risquent de voir la construction de leur identité fracturée et de connaître des échecs scolaires qui vont ébranler leur estime de soi et hypothéquer leur intégration socioprofessionnelle. « À son tour, l'intervention en matière de protection risque de provoquer une blessure narcissique difficilement réparable. »

La majorité des cas d'enfants signalés à la DPJ provient de milieux très défavorisés sur le plan social et économique (63 % des foyers sont monoparentaux). Aussi, le groupe d'enfants de 6 à 11 ans a connu une grande instabilité sur le plan de la composition familiale et de la résidence. De plus, près de 40 % des parents n'ont pas terminé leurs études secondaires et 71 % vivent avec un revenu annuel de moins de 20 mille dollars. Outre une tendance à l'isolement, une bonne proportion de ces parents a des problèmes de santé mentale, et plus rarement, de toxicomanie. Or, parmi les cas signalés, la moitié est retenue pour une évaluation psychosociale (DPJ). « Ces cas considérés lourds connaissent des problèmes multiples qui commencent à peine à être étudiés », reconnaît Teresa Sheriff.

Importance d'une communauté éducative

Face aux problèmes de leur enfant, il arrive que les parents réagissent en les niant, une position qui constitue une barrière au développement

« Si elles ne sont pas résolues à temps, les difficultés de certains élèves peuvent prendre des dimensions insoupçonnées. »

d'approches d'intervention familiale. « Il faut alors s'interroger sur les possibilités de compenser ces difficultés par la fréquentation scolaire, les services collectifs et les activités offertes dans la communauté », affirme Teresa Sheriff. Il ne s'agit pas de renvoyer le problème à l'école et à la communauté, mais plutôt de consolider le caractère résilient de ce milieu. « Dans cette perspective, le concept de communauté éducative peut être porteur d'espoir. »

Selon elle, l'école est encore l'endroit le mieux désigné pour préparer ces enfants à leur intégration sociale, en les accueillant avec bienveillance, en leur offrant une sécurité et des conditions leur permettant de reprendre leur développement. Or, pour réaliser cette fonction de résilience et construire une véritable communauté éducative, la concertation s'avère essentielle et représente un défi que les établissements doivent relever.

À cet égard, le plan d'intervention élaboré par l'école auprès des élèves à risque peut être un dispositif qui permet l'arrimage entre l'école et le Centre jeunesse, notamment pour les enfants dont la situation a été signalée et retenue à la DPJ. Selon les chercheurs, afin de prévenir les problèmes scolaires, les interventions doivent être orchestrées en amont. « La concertation présuppose du temps et une culture la favorisant. Les projets qui résultent de cette activité sont la meilleure garantie que le plan d'intervention produira des résultats pour l'élève. »

Selon les chercheurs, afin de prévenir les problèmes scolaires, les interventions doivent être orchestrées en amont.

Conditions nécessaires à la concertation

L'équipe de recherche est convaincue que plus les élèves sont à risque ou présentent des troubles graves du comportement, plus les interventions doivent être encadrées et réalisées en concertation avec les parents, les enfants, les partenaires communautaires et l'équipe-école, tout en visant le maintien de l'élève dans l'école.

Au cours de leur recherche-action, les chercheurs ont opté pour un modèle d'intervention élaboré selon le gradient de difficulté de l'enfant, l'année à l'intérieur du cycle scolaire, le type d'intervention à cibler et des exemples de projets à mettre sur pied. Les interventions sont ainsi graduées selon la présence ou non de problèmes chez l'élève, la possibilité d'éprouver des difficultés de plusieurs ordres, la manifestation de problèmes et l'expression de difficultés très graves. « Cette façon de procéder permet

nécessaires pour réussir, à développer de bonnes méthodes de travail et à demander de l'aide au besoin. Le tutorat ressort aussi comme un apport important à ces résultats.

« Toute mesure visant à favoriser la réussite ne peut se faire sans l'appui du personnel enseignant, avancent les chercheurs. Ce dernier est au cœur de la relation des élèves avec leur collègue. » Un solide travail de préparation, de formation et de soutien doit être élaboré auprès des équipes impliquées. « L'acte pédagogique et le regard porté sur les garçons sont les deux thèmes à privilégier », soutient Gilles Tremblay. Et ces formations ne peuvent être pleinement assimilées sans un suivi continu. Par ailleurs, l'utilisation de tous les moyens de communication déjà en place au cégep pour faire circuler des messages personnalisés de renforcement positif s'avère essentielle au succès de la stratégie d'intervention.

« Les collèges doivent utiliser différents moyens pour réengager les garçons dans leur processus d'apprentissage et le ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport doit offrir des mesures de soutien et de financement à cet égard », conclut l'équipe de chercheurs convaincus que toute la collectivité doit être mobilisée pour agir sur cette problématique sociale et que le MELS a un rôle à jouer.

PARTENAIRES

Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture
Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport

RÉFÉRENCE

Recherche-action pour développer un modèle d'intervention favorisant l'intégration, la persévérance et la réussite des garçons aux études collégiales, Gilles Tremblay et al., Université Laval, 2006, 175 pages.

Québec 

Une réalisation de :
• Fonds de recherche sur la société et la culture
• Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport

RÉSULTATS DE RECHERCHE

LA RÉUSSITE DES GARÇONS AU COLLÉGIAL : UN MODÈLE D'INTERVENTION EFFICACE

CHERCHEUR PRINCIPAL

Gilles Tremblay
Université Laval

COCHERCHEURS

Hélène Bonnelli, Simon Larose, Claire Voyer
Université Laval et Cégep Limoilou

BIEN QUE LE QUÉBEC AIT FAIT D'IMPORTANTES PROGRÈS EN MATIÈRE DE DIPLOMATION AU COURS DES 20 DERNIÈRES ANNÉES, LES GARÇONS CONTINUENT, DANS UNE PROPORTION PLUS GRANDE QUE LES FILLES, D'ABANDONNER LEURS ÉTUDES. Pour nombre d'entre eux, le cégep est un lieu de passage particulièrement difficile. Alors que le diplôme d'études collégiales est devenu le diplôme de base pour l'accès à un grand nombre d'emplois, seulement 58 % des garçons persévèrent jusqu'à l'obtention du DEC. Afin de mieux comprendre leur expérience d'intégration aux études collégiales et d'expérimenter des mesures de soutien pour favoriser leur rétention, une équipe de chercheurs, sous la direction de Gilles Tremblay de l'École de service social de l'Université Laval, en collaboration avec un groupe d'enseignants et d'intervenants, a réalisé une vaste recherche-action au Cégep Limoilou à Québec. Les résultats sont impressionnants : des taux de réussite et de persévérance nettement supérieurs ont été relevés chez les garçons ayant bénéficié de l'expérimentation.

Difficultés particulières des garçons au cégep

Réalisée dans le cadre d'une action concertée sur la persévérance et la réussite scolaires menée en collaboration entre le Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture et le ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport (MELS) entre 2001 et 2004, cette recherche a permis de mieux comprendre ce que vivent les garçons à cette étape de leur cheminement. À partir d'une recension des écrits, les chercheurs ont relevé que les garçons réussissent moins bien que les filles au niveau collégial en

raison notamment du stress de la transition entre l'école secondaire et le cégep, de la complexité de l'intégration aux études postsecondaires et de la socialisation à la masculinité.

« Les sources de stress sont multiples, affirme Gilles Tremblay. Les étudiants doivent se construire un nouveau réseau social, répondre à de nouvelles exigences scolaires et s'adapter à un environnement qui demande plus d'autonomie qu'au secondaire. » Outre les caractéristiques propres au passage au collégial, les jeunes de cet âge doivent aussi se définir sur le plan vocationnel, social et amoureux. « Or, les garçons semblent éprouver plus de difficultés que les filles dans leurs habiletés à gérer le stress et les émotions, des éléments qui sont rudement mis à l'épreuve en période de transition », explique le chercheur Tremblay.

« Or, les garçons semblent éprouver plus de difficultés que les filles dans leurs habiletés à gérer le stress et les émotions, des éléments qui sont rudement mis à l'épreuve en période de transition. »

Il semblerait que les garçons rencontrent de plus grandes difficultés dans l'intégration aux études dès la première session tant sur le plan scolaire que sur le plan socioaffectif. Or, l'expérience de la première année est déterminante pour la réussite de l'ensemble des études collégiales. À partir d'études antérieures, l'équipe de chercheurs a souligné que les mécanismes d'adaptation des garçons seraient peu ajustés à leur cheminement scolaire et à leur développement personnel. « Les filles et les garçons n'ont pas le même rapport à l'école, la même approche des études et le même niveau de motivation, reconnaît Gilles Tremblay. D'où l'importance d'agir sur ces variables et de développer une expertise qui leur soit spécifique. »

Intervenir sur plusieurs plans

À partir d'un modèle de promotion et de prévention issu du domaine de la santé, les chercheurs ont mis sur pied un projet d'interventions proactives ciblant les garçons qui fréquentent le programme *Technologie du génie électrique* et le programme *Techniques de l'informatique* au Cégep Limoilou, ainsi qu'une équipe d'enseignants et d'intervenants. Ce collège a la particularité d'offrir davantage de programmes techniques que d'autres collèges du Québec et d'attirer plus de garçons que de filles. Les deux programmes sont aussi composés d'étudiants éprouvant des difficultés de persévérance scolaire, donc un fort potentiel de décrochage

(seulement 46 % des garçons se rendent jusqu'à la diplomation en formation technique au Québec).

L'objectif de cette recherche-action consistait à intervenir en amont du décrochage scolaire. L'équipe de chercheurs a mis sur pied des groupes de soutien dans la classe dès la rentrée scolaire et un système de tutorat maître-élève à raison de trois à cinq rencontres d'une trentaine de minutes chacune. D'autres interventions visaient directement le milieu scolaire par le biais de groupes de soutien et d'une formation adaptée pour les enseignants impliqués. Des activités de « marketing social » dans le cégep, consistant à diffuser des messages positifs en appui à la réussite scolaire, ont également fait partie de la stratégie des chercheurs.

« Tant sur le plan qualitatif que quantitatif, les résultats sont significatifs », affirme Gilles Tremblay. Les deux cohortes qui ont été exposées aux interventions ont présenté de meilleurs taux de persévérance et de réussite (82 % et 88 %) comparativement aux étudiants qui n'ont pas expérimenté le programme de soutien (78 %). Le climat général s'est aussi amélioré, en particulier la relation entre les élèves et leurs enseignants. « De plus, les étudiants qui ont bénéficié des interventions lors de la première année d'expérimentation ont été moins nombreux à changer de programme et ceux qui ont bénéficié des interventions lors de la seconde année d'expérimentation ont été moins nombreux à décrocher », notent les chercheurs.

Les groupes de soutien ont permis, entre autres, de créer des liens sociaux rapidement, de favoriser un climat d'entraide et d'inscrire des valeurs fondamentales de réussite chez les élèves.

Un modèle expérimenté ?

« Il n'y a pas de solution simple pour résoudre les difficultés de plusieurs garçons lors de leurs études collégiales », reconnaissent les chercheurs. D'autant plus que les mesures expérimentées demandent

de la part du personnel du collège des changements dans leurs pratiques professionnelles, ainsi que sur le plan de leur perception des garçons et les façons d'interagir avec eux. « Même si le modèle demande à être bonifié et validé, les mesures que nous avons privilégiées, centrées sur le concept d'intégration, ont véritablement porté fruit. » Les groupes de soutien ont permis, entre autres, de créer des liens sociaux rapidement, de favoriser un climat d'entraide et d'inscrire des valeurs fondamentales de réussite chez les élèves. Les garçons ont ainsi pu apprendre à déployer les efforts

RÉSULTATS DE RECHERCHE

**LA RÉUSSITE SCOLAIRE DES GROUPES D'IMMIGRANTS ET
DES GROUPES D'AUTOCHTONES DU QUÉBEC :
MODÈLES DE COLLABORATION ENTRE LA FAMILLE ET L'ÉCOLE**CHERCHEURE PRINCIPALE
Michèle Vatz-Laaroussi
Université de SherbrookeCOCHERCHEURES
Fasal Kanouté, Université de Montréal
Lilyane Rachédi, Université du Québec à Montréal (UQAM)
Carole Lévesque, **Christiane Montpetit**, Université de Sherbrooke

DEPUIS LES ANNÉES 1980, LA COLLABORATION FAMILLE-ÉCOLE EST AU CŒUR DES PRÉOCCUPATIONS DU SYSTÈME SCOLAIRE. Les recherches scientifiques ont démontré que les rapports des parents à l'école jouent un rôle essentiel dans la réussite scolaire de leurs enfants. Selon les sociétés, cette collaboration a été instituée de diverses manières au point où il est désormais reconnu qu'il existe plusieurs types de collaboration en fonction des classes sociales, du milieu de vie et de la dynamique familiale. Afin de dégager des modèles de collaboration famille-école des populations immigrantes et des populations autochtones du Québec, une équipe de chercheuses, sous la direction de Michèle Vatz-Laaroussi, professeure au Département de service social de l'Université de Sherbrooke, a entrepris une recherche qualitative qui a permis d'identifier plusieurs pratiques favorisant la réussite scolaire autour d'une mobilisation de tous les acteurs impliqués.

Facteurs de réussite

« L'identification de stratégies de réussite est apparue particulièrement pertinente puisque, dans le cas de ces deux groupes, l'accent est plus souvent mis sur l'échec, le décrochage ou l'absence de collaboration », explique Michèle Vatz-Laaroussi. Réalisée dans le cadre d'une action concertée sur la persévérance et la réussite scolaires menée en collaboration entre le Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture et le ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport, cette recherche s'est déroulée de 2003 à 2005 à Montréal, à Sherbrooke et à Betsiamites, près de Baie-Comeau.

Cette étude a permis de relever combien le rapport des parents à l'école et celui de l'école aux parents est également fortement coloré par le contexte plus ou moins multiethnique dans lequel il se déroule. Les stratégies familiales et scolaires risquent de varier selon qu'on se situe à Montréal ou dans une autre région du Québec. Alors que le nombre d'élèves d'origine étrangère est en augmentation à l'extérieur de la région de Montréal depuis 1993 à la suite de la Politique de régionalisation de l'immigration, l'équipe estime que les professeurs des classes d'accueil et des classes multiethniques en région ont besoin d'être mieux formés et outillés.

Stratégie de transparence

D'après tous les acteurs rencontrés dans le cadre de cette recherche, chacun a un rôle à jouer et peut le jouer à sa façon pour la réussite des jeunes immigrants et autochtones. « C'est par la mobilisation différenciée de tous, individuellement, en groupe et en institution que se construisent les voies de la réussite », affirme Michèle Vatz-Laaroussi.

Parmi les pistes d'action, l'équipe suggère de reconnaître la diversité des trajectoires et des acteurs qui contribuent à la réussite scolaire des jeunes. Elle place aussi la circulation de l'information et des savoirs au centre des collaborations réussies. « Les parents des enfants qui réussissent sont en général sécurisés par rapport au système scolaire qui accueille leur enfant et ils le connaissent suffisamment pour accompagner leur jeune de manière efficace. »

En revanche, il ressort de l'étude que l'école doit s'ouvrir aux savoirs et aux compétences des parents d'ailleurs et du personnel des systèmes scolaires. « L'information efficace ne peut être à sens unique », conclut l'équipe en soulignant également l'importance de la proximité entre les enseignants, les jeunes, le milieu de vie et les familles, peu importe leur origine culturelle.

PARTENAIRES

Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture
Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport

RÉFÉRENCE

Les différents modèles de collaboration familles-écoles : trajectoires de réussite pour des groupes immigrants et des groupes autochtones du Québec, Michèle Vatz-Laaroussi et al., Université de Sherbrooke, 2005, 157 pages.

Québec 

Une réalisation de :
• Fonds de recherche sur la société et la culture
• Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport

« Nous voulions comprendre comment s'articulent certaines stratégies familiales et scolaires, analyser la place des divers acteurs et identifier les moments et les personnes clés dans la trajectoire scolaire des enfants », précise la chercheuse. Des groupes de discussion ont été organisés avec des parents, des jeunes de 6^e année du primaire et de 3^e année du secondaire, et des enseignants. Les chercheuses ont également réalisé des études de cas de réussite scolaire sur les différents sites (17 cas en milieu autochtone, 15 cas à Sherbrooke et 9 cas à Montréal). Chaque cas comportait trois entrevues avec le jeune, avec ses parents et avec un de ses enseignants.

Les facteurs de réussite identifiés sont de plusieurs ordres. Du côté de l'école, les attentes envers l'implication des parents portent plus sur le soutien du parent à l'action de l'école que sur l'invitation faite au parent d'initier des projets, de questionner les pratiques scolaires pour les faire évoluer ou d'exprimer des besoins qui aideraient davantage le parent à jouer son rôle. À l'égard des parents de milieux défavorisés, l'école a une autre image. Elle les perçoit davantage comme en apprentissage de compétences ou comme auxiliaires de l'expert scolaire. « En revanche, le type de participation prôné par nos institutions scolaires québécoises renvoie à un style parental démocratique où la communication est mise en valeur ainsi que les relations et les activités communes au sein de la famille nucléaire », note l'équipe de recherche.

Du côté des parents immigrants et autochtones, les rapports à l'école peuvent être chargés de multiples attentes, espoirs et appréhensions. « Or, le style parental démocratique n'est prégnant ni dans les milieux populaires, ni dans celui des populations immigrantes et des communautés autochtones. » Cette situation peut créer de sérieux malentendus d'où l'importance pour l'équipe de recherche de saisir les contextes les plus favorables à l'articulation de modèles de collaboration, peu importe l'appartenance culturelle des familles. D'autres obstacles peuvent aussi entraver le processus de collaboration, comme la non-maîtrise du français, les difficultés d'intégration liées au parcours migratoire ou à la marginalisation.

« Or, le style parental démocratique n'est prégnant ni dans les milieux populaires, ni dans celui des populations immigrantes et des communautés autochtones. »

Importance de la mobilisation

Les familles immigrantes ont souvent une relation passionnelle à l'école. Bien que leurs profils soient diversifiés, plusieurs de ces familles espèrent que leurs enfants accèdent à une promotion sociale grâce au système scolaire. « Les parents sont même prêts à sacrifier leur propre carrière ou promotion pour celle de leurs enfants », affirme Michèle Vatz-Laaroussi. Or, certains malentendus liés, par exemple, à la question des droits des enfants ou encore à la non-compréhension par le milieu scolaire du parcours de migration, peuvent devenir objets de discorde entre l'école et la famille.

Parallèlement mais de manière fort différente, l'histoire des relations famille-école chez les autochtones est marquée par de nombreux conflits et de nombreuses incompréhensions. La scolarisation chez les autochtones est un phénomène récent. La tradition orale a longtemps été la façon dominante de transmettre leurs valeurs, leur identité, leurs langues et coutumes. « Les familles autochtones entretiennent une relation ambiguë avec l'école. Certaines confient totalement leurs enfants à l'école et se dégagent d'assurer la congruence entre la vie familiale et la scolarisation, explique la chercheuse. D'autres réussissent à construire une relation positive et fructueuse avec l'école. » L'éloignement géographique et la nécessité de sortir de la communauté pour réussir sur le plan scolaire sont aussi des enjeux importants.

« Les familles autochtones entretiennent une relation ambiguë avec l'école. »

De part et d'autre, la recherche a constaté que la résilience était un élément important de la réussite scolaire. « Cette résilience repose sur des processus de mobilisation personnelle, familiale et communautaire », a constaté l'équipe. Les individus qui réussissent ont des projets et l'espoir de réussir, ils élaborent des stratégies d'apprentissage, tentent de maîtriser le français tout en valorisant leur langue maternelle. Leur famille immédiate, et même les grands-parents, se mobilisent aussi autour de l'importance de l'instruction.

« Nous avons découvert aussi que cette résilience fait appel à des tuteurs, ajoute Michèle Vatz-Laaroussi. Des personnes clés, comme les enseignants et les amis à l'école mais aussi dans la famille, jouent un rôle de modèle pour les jeunes. » Ces tuteurs nourrissent l'espoir des jeunes et communiquent leur fierté de les voir réussir.